

"LE THÉÂTRE CANADIEN"



Entre Deux Civilisations



Pièce en 5 Actes

par

ARMAND LECLAIRE

1928



Prix : 25 Cents



EDITIONS EDOUARD GARAND
MONTREAL

Quelques Ouvrages Nouveaux des Editions Edouard Garand

Trente ans, rue Saint-François-
Xavier ou ailleurs.
par:

Mme FRANCOEUR

Prix: 75c 1 vol.

Voici un volume que l'on peut offrir
au public en disant:

"Garanti vous intéresser ou argent
remis".

"Etienne Parent, Wilfrid Laurier",
Etc., etc., etc.
par:

BENJAMIN SULTE

Prix: 75c 1 vol.

La Maison Garand en entreprenant
la publication des *Mélanges Histori-
ques*" continue une oeuvre patriotique
digne de son initiative.

"Ma cousine Mandine"

Roman Canadien, par:

N. M. MATHE

Prix: 75c 1 vol.

Après deux éditions dans "le Roman
Canadien" voilà ce grand succès im-
primé sous un journal de luxe.

"Mélodies Poétiques"

par:

WILFRID PROULX

Prix: 50c. 1 vol.

M. Wilfrid Proulx vient de gagner
le grand prix de poésie des Chevaliers
de Colomb.

"L'homme à la Physionomie
Macabre"
par:

MOISETTE OLIER

Prix: 75c 1 vol.

Un volume qui vient de connaître la
faveur du public. En effet il ne reste
que quelques exemplaires à offrir à
l'Elite.

"La Terre que l'on défend"
par:

HENRI LAPOINTE

Prix: 75c 1 vol.

"Pour les âmes bien nées la valeur
n'entend pas le nombre des années."
Voilà ce qu'on peut dire de l'au-
teur de ce Roman à la fois patriotique
et sentimental.

"A Fleur de Peau"
par:

RAYMOND GODIN

Prix: 75c 1 vol.

Un recueil d'observations fines qui
égratigne "A Fleur de Peau", sans
faire aucun mal.

"Contes pour la Jeunesse"
par:

FRANCOISE MORIN

Prix: 50c 1 vol.

Un auteur de douze ans, voilà ce qui
promet et le public peut juger ce que
promet ce livre.

Entre Deux Civilisations

Pièce en 5 Actes

par

ARMAND LECLAIRE



PRIX : 25 SOUS

LE THÉÂTRE CANADIEN

Editions Edouard Garand

1423 - 1425 - 1427 rue Sainte-Elisabeth,
Montréal.

A mes interprètes
en affectueuse gratitude

A. L.

Tous droits de reproduction, de traduction,
d'adaptation et de représentation,
réservés pour tous pays.

COPYRIGHT, 1928, BY ARMAND LECLAIRE.

ENTRE DEUX CIVILISATIONS

Pièce en 5 Actes

par

ARMAND LECLAIRE

Représentée pour la première fois, à Montréal, le 8 octobre 1923, au théâtre Chanteclerc,
reprise, le 29 octobre, 1923, au théâtre Canadien-Français.

PERSONNAGES:

	Création	Reprise
Ben Abder	MM. A. DUQUESNE	MM. J. PARIS
Oscar Doré	R. VALEUR	J. P. FILION
Lucien Monplaisir	A. LECLAIRE	R. LERY
Ahmed	V. OUELLETTE	M. PELLETIER
M. Boileau	F. BARRY	P. DURAND
Victor Boileau	P. LEFRANCOIS	G. DAURIAC
Le Gouverneur	E. HAMEL	F. LOMBARD
Lieutenant Chanu	V. PAGE	H. DEYGLUN
Amshmid	C. LEGUET	A. GODEAU
Un domestique	O. ST-GEORGES	M. PHILIPPE
Raymonde Doré	Mmes BELLA OUELLETTE	Mmes J. DEMONS
Aïcha	AURORE-ALYS	G. VHERY
Ina	J. REYNA	G. GIROUX
Mme Monplaisir	E. VERTEUIL	R. REY-DUZIL
Thérèse	J. BERTY	M. THIERY
Myriem	BERTHA	MARIETTE

(Arabes — Soldats français — Danseuses — Musiciens, etc...)

ACTE PREMIER

(Une grande salle de réception chez le géologue Oscar Doré. A gauche porte double vitrée donnant sur la bibliothèque; à droite une arche fermée par une tenture légère communiquant avec le fumoir. Au fond, milieu, large escalier montant à un promenoir éclairé par deux grandes fenêtres. A droite du promenoir les chambres. Bronzes allumés, fauteuils, nécessaires de fumeurs, palmiers en seaux, etc...)

SCENE I

(Au lever du rideau la scène est vide. Un domestique paraît de gauche sur le promenoir, précédant les deux Boileau, et s'efface pour les laisser passer et descendre.)

BOILEAU. — Comment! il n'y a personne?

DOMESTIQUE. — Je vous demande pardon, monsieur Doré est dans le fumoir avec son secrétaire et ces dames.

BOILEAU, *(descendant)*, — Ah bon!

VICTOR. — Dis donc, papa?

BOILEAU. — Quoi?

VICTOR, *(faisant le beau)*. — J'aurais aimé que Mlle Raymonde fut là pour me voir descendre; dans un escalier je me montre avec avantage. *(Il butte et s'accroche à son père pour ne pas tomber.)*

BOILEAU. — C'est plutôt ta lourdeur que tu montres. Tâche de te tenir, voyons!

VICTOR. — C'est un accident. J'ai but-

té. Tiens! je te regarde... on est toujours plus ou moins ridicule avec la terre-à-terre.

BOILEAU. — Crois-moi, Victor, parle moins et reste sur le plancher des vaches; tu y es plus à l'aise.

DOMESTIQUE, (*descendu derrière eux*). — Je vais prévenir M. Doré de votre arrivée, messieurs. (*Il sort à droite*.)

BOILEAU. — C'est ça. Merci, Anatole. Bon, maintenant, pas de gaffes, hein, Victor? Surveille-toi, sois à la hauteur.

VICTOR, (*avec un sourire suffisant*). — Ne crains rien, papa.

BOILEAU. — Ne crains rien, ne crains rien... Je te connais, mon garçon; quand tu me rassures, je frissonne. Avec ta balourdise on peut s'attendre à tout.

VICTOR. — Mais papa...

BOILEAU. — Parfaitement. Oui, je sais, tu es entiché de ta personne. Tu te crois un phénix, un Adonis... Et c'est ce qu'il y a de plus désespérant! Tu devrais pourtant te rendre compte que tu n'es qu'un pierrot, un paysan endimanché. Ne souris pas comme ça, tu m'exaspères! Ma parole, il y a des jours où je suis tenté de te renier. S'appeler Boileau, être une lumière de l'Université, professeur d'histoire naturelle, et avoir un fils comme ça! Mais tu es moins intéressant qu'une momie, mon pauvre Victor. Tiens! à quatre ans tu ne parlais pas encore... "Ba ba ba!" c'est tout ce que tu savais dire. L'école et le collègue ne t'ont pas dégrossi. Tu as vingt-quatre ans, ta langue a fini par se délier mais ton esprit c'est encore "ba ba ba!" Je me demande de qui tu tiens... ce n'est pas de moi, toujours! Il est vrai que ton grand père maternel était boucher mais ce n'est pas une raison pour tenir la hache de ta bêtise continuellement suspendue au-dessus de ma tête!

VICTOR (*souriant*). — Tu as fini, papa? tu es en verve ce soir... Oh! je ne t'en veux pas de me passer au crible. Je me résigne car je me rends bien compte que je suis un incompris.

BOILEAU. — Un incompris??? Comme tous les grands hommes, n'est-ce pas? Ah tiens! ne parlons plus de ça, tu me fais de la peine.

VICTOR. — Heureusement, les femmes au moins savent m'apprécier... Tu verras...

BOILEAU. — Oui, les têtes de linottes, peut-être, les couventines en mal d'amour, mais Raymonde...

VICTOR. — Raymonde est folle de moi.

Je m'en suis aperçu, va. J'ai souvent remarqué qu'elle glissait vers moi des yeux en coulisses. Son visage est rayonnant quand elle me voit. Je te dis qu'elle m'adore cette fille-là.

BOILEAU. — Pauvre petite, je lui prêtais un meilleur goût. Enfin, l'amour ne se commande pas. J'ai bien aimé ta mère, moi!... Allons! je ferai les premières avances à son père puisque tu le veux. Il va sans doute me rire au nez mais tu l'auras sur la conscience ce rire-là... Quant à Raymonde...

VICTOR. — Je m'en charge.

BOILEAU. — Ca j'y compte, j'y compte absolument. Je veux bien affronter l'ironie du père mais elle, la chère enfant, je l'aime trop pour lui proposer moi-même de faire une pareille bêtise.

VICTOR. — Mais, papa...

SCENE II

(*Les mêmes plus Doré et le domestique qui remonte au promenoir pour disparaître aussitôt à gauche*.)

DORE, (*venant de droite*). — Ah! ce cher Rodolphe... Comment vas-tu, mon vieux?

BOILEAU. — Pas mal et toi?

DORE. — Oh! je ne me suis jamais senti aussi gai, aussi bien portant.

VICTOR. — Bonsoir, M. Doré.

DORE. — Tiens! Victor. Je ne t'avais pas vu. Tu sais, je suis toujours le même, un peu distrait.

VICTOR. — Comme tous les miopes.

DORE. — Les miopes?

VICTOR. — Oui, les miopes de l'esprit.

BOILEAU, (*bas à son fils*). — Victor!

VICTOR. — Mon Dieu! c'est assez compréhensible. Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir reconnaître une personnalité perdue dans la foule des badauds.

BOILEAU, (*bas à Victor*). — Veux-tu te taire, imbécile! (*Victor va s'asseoir gauche*.)

DORE. — Qu'est-ce qu'il raconte?

BOILEAU. — Rien, rien; il ne sait plus ce qu'il dit. L'émotion...

DORE. — L'émotion?

BOILEAU. — Oui, je t'expliquerai tout à l'heure. Alors, ton voyage au Maroc, c'est définitif?

DORE. — Oui, mon vieux, et je rayonne à l'idée d'explorer le Sahara. Je ne connais rien de plus tentant pour un géologue que ce fameux désert si redouté des voyageurs. Je suis persuadé qu'on peut lui arra-

cher des secrets prodigieux. Quels trésors scientifiques doivent recouvrir ces sables mouvants ! Mais, par lui, on pourrait peut-être reconstruire à coup sûr l'époque antédiluvienne. Car il n'y a pas à se le cacher, jusqu'à présent on s'est basé plus ou moins sur des suppositions, raisonnées logiquement, scientifiquement, si tu veux, mais qui n'en sont pas moins des suppositions. Eh bien, qui sait si le Sahara ne peut nous fournir des certitudes ?

VICTOR. — Ces recherches sont peut-être, en effet, très passionnantes, M. Doré, mais à quoi nous conduisent-elles ? Voyons, soyons de notre temps. La vie a des bonheurs plus positifs à nous offrir.

BOILEAU. — Hein ? tu l'entends ? Et dire que c'est mon fils !

DORE. — Bah ! c'est un profane ; les jeunes gens d'aujourd'hui, tu sais, ont d'autres enthousiasmes que nous. Que veux-tu ? nous sommes le passé, ils sont l'avenir.

BOILEAU. — Eh bien, tant pis ! Si c'est ça l'avenir j'aime mieux ne pas le connaître.

DORE. — Allons, allons, mon ami, ne fais pas la tête à ton garçon. C'est de ma faute aussi ! Je m'embarque sur le désert et c'est un terrain très aride pour un jeune homme qui ne connaît que le fox-trot.

BOILEAU, (*bas à Victor*). — Crétin !

DORE. — Allons rejoindre nos amis, va, ça vaudra mieux.

BOILEAU. — Il y a beaucoup de monde ?

DORE. — Non, je n'ai invité que mes intimes. Et ils sont rares ! Comme ça nous serons plus à l'aise pour aller, venir et causer. C'est ma soirée d'adieu, puisque je pars dans huit jours, et je ne voulais pas qu'elle fut gâtée par la présence d'indifférents. Je n'attends plus que Ben Abder.

BOILEAU. — Ton élève ?

DORE. — Oui, ce jeune Arabe, fils d'un Cheik du Maroc. Apparemment désœuvré ce jeune homme est très intéressant. Intelligence supérieure pour un sauvage. Et puis ses renseignements me seront très précieux pour l'expédition que je projette. Il connaît bien le Sahara puisqu'il y est né et qu'il y a vécu.

VICTOR, (*bas*). — Papa, si tu parlais de Raymonde...

DORE. — Allons, venez-vous, mes amis ?

BOILEAU. — C'est que j'aurais quelque chose à te dire, pendant que nous sommes seuls...

DORE. — Ah ! (*Il va s'asseoir à droite.*)

BOILEAU, (*géné*). — Oui... une... proposition...

DORE, (*s'asseyant*). — Je t'écoute.

BOILEAU. — D'abord, je tiens à te prévenir, notre vieille amitié ne doit pas entrer en ligne de compte là-dedans. Je n'y suis pour rien, alors ne te crois pas obligé...

DORE. — Tu es bien ampoulé aujourd'hui... Qu'est-ce qui te prend ?... Allons, parle, de quoi s'agit-il ?

BOILEAU. — De Victor.

VICTOR. — Rien que ça.

DORE. — Brrr ! tu me fais peur... Il a encore fait une sottise ?

BOILEAU. — Non, mais il veut en faire une.

DORE. — Aie !

BOILEAU, (*d'un trait*). — Oui, il veut absolument demander la main de ta fille !

VICTOR. — La demande est assez insignifiante en elle-même, je le conçois, mais... (*Le premier moment de stupeur passé Doré éclate franchement de rire.*)

BOILEAU. — Hein ? qu'est-ce que je te disais ? me faire rire au nez par mon meilleur ami... Parricide !

VICTOR, (*hébété*). — Mais, papa, je ne vois pas ce qu'il y a de si drôle là-dedans.

BOILEAU. — Eh bien, il le voit, lui, et ça suffit ! Mais je te le répète, mon garçon, tu l'auras sur la conscience ce rire-là !...

DORE, (*qui a peine à reprendre son sérieux*). — Pardonne-moi, Rodolphe... Cette demande solennelle exigeait de ma part... une réponse plus digne... Mais la surprise a été trop brusque... Tu connais Raymonde, n'est-ce pas ? Elle a les hommes en horreur. Elle n'est pas mère pour l'amour. Et je ne vois pas beaucoup de petits glaçons fondant à la vue de Victor...

BOILEAU, (*soulagé*). — Comme ça, tu refuses ? merci.

DORE. — Mais pas du tout.

BOILEAU, (*sursautant*). — Comment ! tu veux donc faire le malheur de ta fille ?

VICTOR. — Ah non ! Ecoutez, papa, vous outrepassiez vos droits paternels. Si c'est comme ça que vous plaidez ma cause...

BOILEAU. — Toi...

DORE, (*se levant*). — Voyons, voyons, ne vous emballez pas. D'abord ce n'est pas mon affaire à moi de refuser ou d'accepter. Cela regarde Raymonde. Si elle prend un mari c'est elle qui devra le souffrir. Alors c'est bien le moins qu'elle le choisisse elle-

même. (*Appelant, droite.*) Raymonde! Raymonde!

VOIX DE RAYMONDE. — Père?

DORE. — Viens ici; c'est très important. (*Il revient à Boileau.*) — Nous allons te laisser avec elle, Victor. Parle-lui. (*Avec ironie.*) Tu connais bien tes avantages; fais en sorte qu'elle les voit... elle aussi.

BOILEAU. — Il lui faudrait une longuevue!

VICTOR. — Soyez tranquille, M. Doré, elle les a déjà remarqués.

DORE. (*inquiét à Boileau.*) — Dis donc, il a l'air bien sûr de lui... Est-ce que Raymonde...

BOILEAU. — Pauvre petite! J'espère bien que non.

DORE. — C'est pour le coup que je l'emmènerais au désert.

SCENE III

PLUS RAYMONDE

RAYMONDE. — Qu'est-ce qu'il y a, papa?... Tiens! bonsoir, M. Boileau... Brr! quelles figures graves vous avez, messieurs les savants!

BOILEAU. — C'est que tu ne sais pas le malheur qui t'attend, ma pauvre enfant!

RAYMONDE. — Un malheur? Il y a un malheur qui m'attend?

VICTOR. — Ne les écoute pas, Raymonde. C'est ton bonheur qui va se décider ce soir.

RAYMONDE, (*allant à lui.*) — Et Victor! Bonsoir, Victor. Mais papa, si tu m'avais fait dire que Victor et son père étaient ici je me serais empressée d'accourir au-devant d'eux.

DORE, (*bas à Boileau.*) — Tu vois!

BOILEAU, (*furieux.*) — Le bellâtre!

DORE. — Ecoute, Raymonde, tu as réfléchi? c'est bien décidé, tu ne veux pas venir avec moi au Sahara?

RAYMONDE. — Ah non! par exemple! Est-ce que tu te figures que je vais aller m'enterrer dans les sables, à mon âge? Je ne suis pas géologue, moi!

VICTOR. — Comme tu as raison, Raymonde!

DORE, (*piqué.*) — Merci.

RAYMONDE, (*malicieuse.*) — Vous voyez, Victor m'approuve. Tu es très intelligent, Victor. Toi, au moins, tu es un véritable ami.

DORE, (*désespéré à Boileau.*) — Ecoute-là!

RAYMONDE. — Et puis, papa, tu ne seras pas inquiet sur mon compte. La mère de ton secrétaire, Mme Monplaisir, en qui tu as si grande confiance, et qui le mérite d'ailleurs, va veiller sur moi. Elle va s'installer ici, pendant ton absence et je t'assure que nous nous conduirons comme deux grandes personnes, bien sages... Alors?

DORE. — Oui, sans doute... Nous reparlerons de cela tout à l'heure. Je serai peut-être forcé de t'emmener... J'ai besoin de réfléchir. Allons, viens Rodolphe.

BOILEAU, (*avec un air d'enterrement.*) — Ma pauvre petite! Tu as toutes mes sympathies, crois-le bien...

RAYMONDE. — Qu'est-ce qui vous prend, M. Boileau?

BOILEAU. — Je t'aime tant. Quelle catastrophe, mon Dieu! quelle catastrophe! (*A Doré avant de sortir.*) Dire qu'elle aime mon fils! J'en mourrai de chagrin!... (*Il disparaît derrière Doré, droite.*)

SCENE IV

RAYMONDE et VICTOR

RAYMONDE. — Ah ça! qu'est-ce qui se passe?

VICTOR, (*avec mépris.*) — Bah! deux vieux savants qui pensent au déluge! Nous, c'est l'avenir qui nous attend, Raymonde!

RAYMONDE, (*enjouée.*) — Alors, ne le faisons pas attendre plus longtemps; regardons l'avenir. (*Elle s'assied droite.*)

VICTOR. — Raymonde, nous sommes des amis d'enfance. C'est dire que je te connais bien. Or, j'ai lu dans tes yeux le secret que tu caches désespérément.

RAYMONDE. — Hein? un secret! Lequel?

VICTOR. — N'espère pas me donner le change. Je suis clairvoyant, tu sais... Tu souffres, n'est-ce pas?

RAYMONDE. — Ah oui! Mais qu'est-ce que tu veux? On n'est pas sur la terre pour s'amuser.

VICTOR, (*très protecteur.*) — Comme tu as tort de ne pas t'avouer à moi!... Puisque je te dis que je t'ai devinée... Voyons, ne fais pas la bête. Pourquoi lutter contre ton cœur? (*Il passe derrière elle et prend le No 2.*) Tu aimes, Raymonde, tu m'aimes d'amour. Eh bien, sois heureuse. Je consens à devenir ton mari.

RAYMONDE. — Tu consens à... Mais je ne t'ai jamais demandé...!

VICTOR. — Non, je sais, tu as toujours été quelque peu honteuse avec moi. Mais ne résiste pas, va. Je t'aime, moi aussi, et, ne crains rien, je ferai ton bonheur.

RAYMONDE, (*pouffant de rire*). — Mon bonheur?... Ah! ah! ah! Ah non alors, tu es trop drôle! Ah! ah! ah! Eh bien, mon vieux Victor, tu n'es pas ce qu'on appelle un timide, toi!

VICTOR. — Ah non! J'ai trop conscience de ma valeur.

RAYMONDE. — Ah! ah! ah! Je comprends maintenant pourquoi ton père m'offrait ses sympathies tout à l'heure... Et la mine désespérée de papa, donc! Mes compliments, je vois que tu les as convaincus. Ah! ah! ah!

VICTOR, (*rayonnant*). — Ta gaieté me fait plaisir. Car c'est un peu moi qui en suis la cause, n'est-ce pas?

RAYMONDE. — Un peu? Tu veux dire beaucoup! ah! ah! ah!

VICTOR. — Alors, je vais immédiatement annoncer nos fiançailles?

RAYMONDE. — Ah non, par exemple! La plaisanterie est rendue assez loin. Va plutôt rassurer ton père et le mien. Je parie qu'ils me croient dans tes bras. Ils doivent être horriblement inquiets!

VICTOR, (*n'en pouvant croire ses oreilles*). — Sans blague, tu refuses?

RAYMONDE. — De tout mon cœur.

DOMESTIQUE, (*paraissant sur le promenoir*). — Mademoiselle Thérèse Dufort.

SCENE V

PLUS THERESE

RAYMONDE, (*à part*). — Ouf! quelle délivrance!

THERESE, (*descendant*). — Bonsoir, ma chérie.

RAYMONDE. — Bonsoir, Thérèse. Tu arrives bien, tu sais.

THERESE. — Vraiment?

RAYMONDE. — Ah oui, alors!... Mais que je vous présente d'abord, M. Victor Boileau, le fils de mon vieil ami, tu sais?...
THERESE. — Le professeur Boileau?

RAYMONDE. — Hé oui!... Mlle Thérèse Duford.

THERESE. — Monsieur.

VICTOR. — Vous m'êtes très sympathique, mademoiselle.

THERESE. — J'en suis enchantée, monsieur. (*Bas à Raymonde.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

RAYMONDE. — Ça? Il paraît que c'est mon bonheur... C'est lui qui me l'a assuré du moins. Monsieur vient de me demander en mariage ou plutôt de m'offrir généreusement sa main. (*Elles éclatent de rire.*)

VICTOR. — Raymonde, tu oublies que je suis là.

RAYMONDE. — J'y pense trop au contraire! Ah! ah! ah!

VICTOR. — Chez les gens vraiment distingués l'impertinence a des bornes. (*Il sort, droite, très digne.*)

SCENE VI

RAYMONDE et THERESE

THERESE. — En voilà un numéro.

RAYMONDE. — Le plus drôle c'est qu'il voulait absolument me convaincre que j'étais folle de lui!

THERESE. — Mais comment se fait-il que je ne l'aie jamais rencontré ici?

RAYMONDE. — Son père le cache, tu comprends; il ne tient pas à l'exhiber en public...

THERESE, (*va s'asseoir droite, suivie de Raymonde*). — En effet, ce serait compromettant, d'après ce que j'ai entendu...

RAYMONDE. — Il l'a remorqué ce soir parce que les invités sont très restreints et sans doute aussi parce que Victor tenait à me proposer ce mariage avant le départ de papa. Non, mais tu vois ça d'ici, ce gros-Jean devenir mon mari!... Ah! la! la! J'aimerais encore mieux Ben Abder.

THERESE. — Ben Abder?

RAYMONDE. — Oui, tu sais, ce jeune Arabe qui tourne autour de mes jupes avec tant de persistance... L'élève de papa, quoi!

THERESE. — Ah oui!... Oh! mais c'est que tu n'aurais pas mauvais goût, cette fois.

RAYMONDE. — Tu dis?

THERESE. — C'est un beau garçon. Un type. Le fils d'un cheik...

RAYMONDE. — Peut-être très beau... au désert, mais ici, voyons! Un sauvage...

THERESE. — Sauvage? Bah! nous le sommes tous plus ou moins.

RAYMONDE. — Pas tant que lui! Il me fait peur.

THERESE. — Moi, il m'attire.

RAYMONDE. — Mais, ma parole, Thérèse, on dirait que tu es amoureuse de lui!

Alors fais comme Victor, accorde-lui ta main...

THERESE. — Il ne me l'a pas demandée.

SCENE VII

PLUS MME MONPLAISIR

Mme MONPLAISIR, (*entrant de droite*). — Ah! vous êtes là, Raymonde? Je vous cherchais. Vous allez bien, mademoiselle Duford?

THERESE. — Merci, et vous?

Mme MONPLAISIR. — Oh! moi, je suis tourmentée... C'est que je prends mon rôle au sérieux. Je serai bientôt la mère de Raymonde. En ce sens que je devrai veiller sur elle pendant l'absence de son père.

RAYMONDE. — Votre responsabilité ne sera pas lourde, allez, Mme Monplaisir.

Mme MONPLAISIR. — Si, si, si, je vous demande pardon, ma petite. Une jeune fille ce n'est pas comme un garçon. Il faut la suivre de près, la guider, la protéger au besoin. Oh! rassurez-vous, je ne serai pas un cerbère; je vous connais trop. Avec votre petit cœur honnête la tâche me sera facile et plaisante. Nous nous entendrons à merveille, vous verrez.

RAYMONDE. — J'en suis sûre, Mme Monplaisir; je vous aime beaucoup.

Mme MONPLAISIR. — Et moi aussi, Raymonde, allez, je vous aime bien.

THERESE. — Alors ta détermination tient toujours? Tu refuses de faire ce magnifique voyage?

RAYMONDE. — Oh! magnifique...

THERESE. — Mais absolument, ma chère. Moi, ce serait mon rêve; contempler des couchers de soleil, des clairs de lune en mer... Et puis voir du pays comme on dit.

RAYMONDE. — Tu veux dire du sable, toujours du sable, sous un soleil de feu. Car n'oublie pas que c'est au désert que papa s'en va.

THERESE. — Qu'importe? Ca ou autre chose, ça repose un peu de la rue Ste-Catherine.

RAYMONDE. — Penses-tu! Et avec un savant comme papa, par dessus le marché, pour toute distraction, merci! Mais j'y mourrais d'ennui. Non, non, va, j'aime mieux rester dans ce cher vieux Montréal et bavarder à mon aise avec mes bonnes amies.

Mme MONPLAISIR. — Et je me mettrai de la partie, moi aussi. Ce qu'on va en tailler des jasettes, vous allez voir ça! Et puis

ça me fera quelqu'un à qui parler de mon fils. THERESE. — Ah! monsieur Lucien part lui aussi?

Mme MONPLAISIR. — Hélas!

RAYMONDE. — Il ferait beau voir que papa se séparât de son secrétaire. D'abord, moi, je ne le laisserais pas partir seul; il est trop distrait. Il se perdrait en route.

SCENE VIII

PLUS LUCIEN, de droite

Mme MONPLAISIR. — Ah! Lucien. (*avec émotion*) Lucien!

LUCIEN, (*venant à elle*). — Qu'est-ce que vous avez, maman? vous êtes malade?

RAYMONDE. — Mais non, monsieur Lucien. Nous parlions justement de votre départ avec papa et...

LUCIEN. — Et, une fois de plus, elle s'est assombrie... Pauvre maman! Allons, voyons, il faut être raisonnable.

Mme MONPLAISIR. — Je serai si seule...

LUCIEN. — Mais non, mais non, vous ne serez pas seule puisque vous allez venir demeurer ici avec Mlle Raymonde. Et je vous assure que vous y gagnerez. Au lieu d'un fils vous aurez une fille.

RAYMONDE. — Et je vous appellerai maman, si vous voulez.

Mme MONPLAISIR. — Si je veux!

LUCIEN. — Oh! je vous demande pardon, Mlle Raymonde...

THERESE, (*rencontrant le regard de Lucien*). — Bonsoir, monsieur.

LUCIEN. — Mademoiselle... (*continuant à Raymonde*)... votre père désire vous parler.

RAYMONDE. — Pourquoi ne vient-il pas?

LUCIEN. — Il paraît être en grand conciliabule avec M. Boileau et me semble très inquiet.

RAYMONDE. — Victor lui a-t-il parlé?

LUCIEN. — Pas à ma connaissance.

RAYMONDE. — Alors, je comprends. Je cours les rassurer, les pauvres vieux. Imaginez-vous que Victor m'a demandée en mariage!

LUCIEN. — Non?

RAYMONDE. — Quand je vous le dis! Et ils ont peur que je me laisse tenter! Ah! ah! ah! Excusez-moi, n'est-ce pas?... Tu viens, Thérèse? Ah! ah! ah! (*Son rire se perd en coulisse, droite.*)

SCENE IX

LUCIEN, Mme MONPLAISIR

LUCIEN. — Comme je la comprends !... Ah ! maman, en voilà une qui me ressemble...

Mme MONPLAISIR. — Qui ça ? Raymonde ?

LUCIEN. — Mais oui. Nous avons le même tempérament. L'homme qui fera battre le coeur de Mlle Raymonde est probablement à l'état de rêve et la femme qui me séduira n'est pas encore née. Nous avons tous deux l'amour et le mariage en horreur. C'est peut-être pourquoi nous nous entendons si bien.

Mme MONPLAISIR. — Ah ! mon pauvre petit ! C'est précisément ce qui me désespère. Si tu te mettais à aimer, une fois pour toutes, tu songerais à te créer un foyer au lieu de partir pour le Sahara.

LUCIEN. — Oh maman ! c'est ma première expédition lointaine. D'ailleurs je suis secrétaire de M. Doré. Il faut bien que je le suive. Je suis payé pour cela.

Mme MONPLAISIR. — Oui, mais ce voyage te ravit alors qu'il me désole. Dis-moi, Lucien, tu penses à moi, n'est-ce pas ?

LUCIEN, (*la câlinant*). — Mais oui, maman, comme à la meilleure et la plus aimante des mères.

Mme MONPLAISIR. — Et puis, tu sais, on m'a prévenue, le désert est très dangereux. Tu seras prudent, hein ?

LUCIEN. — Soyez tranquille, je tiens à vivre très vieux. Maintenant, mère, pardonnez-moi, il faut que je rejoigne M. Doré. Il y a cinq minutes déjà que je ne suis pas près de lui. Le pauvre homme ! il doit être sur des épines !

Mme MONPLAISIR, (*le rappelant*). — Lucien !... Tu m'écriras, n'est-ce pas ?

LUCIEN. — Vous savez bien que oui, voyons. Seulement il ne faudra pas être trop exigeante ; les bureaux de poste doivent être plutôt rares dans le désert. Et une fois là...

Mme MONPLAISIR. — Jure-moi que tu n'exposeras pas ta vie...

LUCIEN. — Encore !

Mme MONPLAISIR. — Dame ! Il y a tant de choses à craindre : les simouns, les Arabes...

LUCIEN. — Bah !

Mme MONPLAISIR. — Et puis les animaux féroces, les lions, les tigres...

LUCIEN, (*gaiement*). — Ne craignez rien, mère, on les domptera.

SCENE X

PLUS DORE

DORE. — Ah ! tu es là, Lucien ? Je te cherchais.

LUCIEN. — Vous avez vu mademoiselle Raymonde ?

DORE, (*rayonnant*). — Oui, oui, oui. Tout va bien. Seulement mon vieil ami Boileau vient de me faire penser à une chose très importante pour notre expédition. Veux-tu en prendre note ?

LUCIEN. — Certainement, M. Doré. Qu'est-ce que c'est ?

DORE. — Eh bien, mon garçon, figure-toi que j'avais tout simplement oublié... Attends... Voyons, qu'est-ce que nous avons oublié ?

LUCIEN. — Mais rien que je sache.

DORE. — Si, si, Boileau vient de m'y faire penser. C'est indispensable.

LUCIEN. — Pourtant...

DORE, (*cherchant*). — C'est bizarre, je ne le vois pas...

Mme MONPLAISIR. — Vos lunettes, peut-être ?

DORE. — Oh non ! madame, je les ai toujours en poche.

LUCIEN, (*les lui donnant*). — La preuve c'est que les voici.

DORE. — Quand je dis en poche je veux dire celle de mon secrétaire. Je ne m'en sers que lorsque je travaille. Et encore ! C'est plutôt par habitude car je pourrais très bien m'en passer, vous savez. Mon oeil gauche est encore très fort... (*Il butte contre la petite table de gauche en allant à Mme Monplaisir.*) Oh ! pardon !

Mme MONPLAISIR, (*minaudant*). — Oui, je sais, vous avez des yeux de vingt ans, monsieur Doré.

LUCIEN. — Ne vous tourmentez pas, M. Doré. Je vais retrouver M. Boileau et lui demander...

DORE. — A lui ? Mais il est plus distrait que moi.

LUCIEN. — Bah ! je lui arracherai bien son secret, allez. (*Il sort, droite.*)

SCENE XI

MOINS LUCIEN

DORE. — Quel brave garçon que votre fils, madame !

Mme MONPLAISIR. — Ah oui ! et j'en suis fière aussi.

DORE. — Vous avez rudement raison. C'est mon bras droit et mon oeil gauche... On dit que je suis un savant mais qu'est-ce que je ferais sans lui?

Mme MONPLAISIR, (*très émue*). — Rien hélas! Et c'est pour cela que vous l'emmenez au désert...

DORE. — Mais, madame...

Mme MONPLAISIR. — Vous l'enlevez à sa mère qui n'a plus que lui au monde! (*Fondant en larmes.*) Et moi, monsieur, qu'est-ce que je ferai quand il sera parti?

DORE. — Vous vieillerez sur Raymonde. Voyons, ne vous attendrissez pas, madame Monplaisir; je vous prends votre garçon pour quelque temps mais je vous laisse ma fille en gage. Elle vous aime bien elle aussi, allez... Vous avez consenti à lui servir de mère pendant mon absence et je vous en suis très reconnaissant. Je n'aurais pu la confier à de meilleures mains, à une plus vigilante tendresse. Car je vous connais et vous estime plus que vous ne le supposez...

Mme MONPLAISIR. — M. Doré...

DORE. — Il m'en coûte à moi aussi de me séparer de mon enfant, mais qu'est-ce que vous voulez? Elle ne veut pas entendre parler de ce voyage. Mon cœur saigne à l'idée de cette séparation mais je me console pourtant, et grâce à vous encore! Mais oui, madame, car je me figure que cette communauté d'existence qui va commencer entre vous et Raymonde établira des liens qui... qui... enfin des liens plus étroits entre les parents?

Mme MONPLAISIR. — Oh! M. Doré, vous allez me faire rougir!

DORE. — Cela vous va si bien... Je ne sais pas si vous êtes comme moi mais je trouve le veuvage bien ennuyeux...

Mme MONPLAISIR, (*soupirant*). — A qui le dites-vous?

DORE. — Ah! si j'osais... Cette demeure est trop grande pour moi, voilà pourquoi je la fuis. C'est un sourire de femme qui manque ici... Je voudrais bien frapper à la porte d'un cœur mais je crains tant d'être chassé honteusement...

Mme MONPLAISIR, (*baissant les yeux*). — Le Seigneur a dit: "Frappez et l'on vous ouvrira."

DORE. — Est-ce que le Seigneur avait raison?

Mme MONPLAISIR. — En doutez-vous?

DORE. — Alors, dès mon retour du Sahara je frapperai à votre cœur, Cécile?...

Mme MONPLAISIR. — Et l'on vous ré-

pondra: "Entrez, Oscar!" (*Elle lui tend les bras, ils s'embrassent. Lucien revient.*)

SCENE XII

PLUS LUCIEN

LUCIEN, (*les apercevant*). — Hein??? Maman!

Mme MONPLAISIR. — Lucien!

DORE. — Lui!

LUCIEN, (*malicieusement*). — Dois-je aussi prendre note de cela, monsieur Doré?

DORE, (*vivement*). — Non, non, non, je m'en souviendrai bien en temps et lieu. (*Bas à Mme Monplaisir.*) C'est gênant parfois un secrétaire!

LUCIEN. — Eh bien, maman, vous voilà consolée de mon départ, n'est-ce pas?

Mme MONPLAISIR, (*tragique*). — Lucien, tu me pardonnes ma faiblesse?

LUCIEN. — Quelle faiblesse?

DORE, (*vivement*). — Tiens! Lucien, voilà un bon cigare, tu le fumeras à ma santé. Dis-moi, as-tu demandé à Boileau...

LUCIEN. — Ce que vous aviez oublié tout à l'heure? Rassurez-vous, M. Doré, c'est fait. Simple plaisanterie d'ailleurs, monsieur Boileau vous avait recommandé de ne pas oublier...

DORE. — Ma tête! J'y suis maintenant. Prends ça en note, hein, Lucien? C'est important.

LUCIEN, (*riant*). — Bah! M. Doré, une fois en voyage, maman ne sera plus là pour vous la faire perdre...

Mme MONPLAISIR. — Lucien!

DORE. — Quoi? Qu'est-ce que ta mère me fait perdre?

Mme MONPLAISIR, (*bas*). — Je vous en prie, Oscar; vous parlez de votre tête!

DORE. — Tiens, Lucien, fume ce cigare à ma santé.

LUCIEN, (*ironique*). — Vous êtes trop bon, monsieur Doré.

SCENE XIII

PLUS RAYMONDE, BOILEAU, THERESE

RAYMONDE. — Alors, vous voilà rassuré tout à fait?

BOILEAU. — Ah! ma petite Raymonde, si tu savais quel poids tu m'as enlevé!

DORE. — Eh bien, Victor n'est pas avec vous?

BOILEAU. — Non, il est resté dans son coin, là-bas, à boudier.

Mme MONPLAISIR. — Comment ! Il boude à son âge ?

BOILEAU. — Terriblement, madame. C'est sa seule qualité. Au moins pendant ce temps-là il ne dit pas de bêtises.

THERESE. — Mais dites donc, avec tout ça, votre prince Arabe n'arrive pas vite... ?

LUCIEN. — C'est vrai, monsieur Doré. Il a été invité pourtant ; j'aurais plusieurs renseignements à lui demander sur son pays natal.

Mme MONPLAISIR. — Oh ! il n'est pas tard, il peut venir encore.

DORE. — Soyez tranquille, il viendra ; j'ai sa parole.

THERESE. — Je ne vous cacherai pas que j'ai hâte de le revoir, moi. Ce n'est pas que je sois amoureuse de lui, vous pensez bien, mais j'avoue qu'il me fascine.

LUCIEN. — Le fait est que le prince est charmant.

DORE. — Ben Abder ? Mais c'est la crème des hommes ! Mon élève est doué d'une intelligence rare, d'une volonté que rien ne peut fléchir, et avec ça une douceur de femme et un cœur de lion.

RAYMONDE. — N'importe, papa, ne t'en déplaie, — je te l'ai déjà dit maintes fois d'ailleurs — tout cet ensemble qui t'enthousiasme si fort à son endroit me fait peur à moi. Je préférerais le savoir au fond du Sahara qu'ici dans notre demeure.

DOMESTIQUE, (*annonçant*). — Son Excellence le Prince Ben Abder.

SCENE XIV

PLUS BEN ABDER ET AHMED

DORE, (*se précipitant*). — Ah ! mon cher enfant, nous parlions justement de vous. C'est gentil d'être venu.

BEN ABDER. — Je vous l'avais promis, monsieur Doré. Je tiens mon professeur en trop haute estime pour lui manquer parole. (*Saluant.*) Mesdames... messieurs...

TOUS. — Excellence... (*Les hommes vont lui serrer la main, Thérèse lui fait une révérence coquettement exagérée cependant que Raymonde gagne vivement l'extrême droite et se blottit derrière Thérèse.*)

THERESE. — Qu'as-tu donc, Raymonde ?

RAYMONDE, (*tremblante*). — Tu n'as pas vu comme il m'a regardée... ?

THERESE. — Mais non, mais non, tu es un peu nerveuse ce soir, c'est tout.

BEN ABDER. — Permettez moi de vous présenter Ahmed, mon intendant, je devrais dire mon fidèle ami. C'était le conseiller de mon père. (*Salutations.*) Il est arrivé d'hier seulement, porteur d'une bien triste nouvelle pour moi. Mon père est mort depuis un mois déjà.

DORE. — Oh ! mon pauvre ami.

BEN ABDER. — J'aurais voulu être près de lui, à sa dernière heure, pour lui fermer les yeux mais Allah m'a refusé cette suprême consolation.

DORE. — Et que comptez-vous faire maintenant ? Retourner là-bas ?

BEN ABDER. — Non, la vue de sa tombe effacerait en moi le beau souvenir que je garde de mon père. La mort l'a frappé loin de mes yeux et je revois encore — je reverrai toujours — le vieux Cheik, droit et noble, sur sa cavale, bruler les sables ardents du désert... Avec quel entrain, quel orgueil, nous suivions tous cette tête blanche qui nous tenait lieu de drapeau ! Aussi plutôt que de vouloir pleurer sur un coin de terre, je regarde devant moi ce vieillard dans toute sa splendeur et mon cœur triomphe du néant pour me crier, malgré tout : "C'est ton père !"

BOILEAU. — Brave cœur !

LUCIEN. — Certes.

BEN ABDER. — Allons, allons, je vous en prie, je ne suis pas venu faire office de rabat-joie. Je vous demande pardon d'avoir mis ce nuage au-dessus de vos têtes. Il est passé. Soyons tout à notre hôte.

SCENE XV

PLUS VICTOR

VICTOR, (*dans la porte de droite*). — Papa, nous partirons quand tu voudras.

BOILEAU. — Eh bien, je ne veux pas maintenant, mon garçon ; va t'en si le cœur t'en dit. Je ne te retiens pas.

VICTOR. — Ce n'est pas la dignité qui t'étouffe, toi. Tu oublies vite les insultes.

DORE. — Les insultes ?

BOILEAU. — Laissez-le dire, voyons.

VICTOR. — Heureusement ton fils est d'une autre trempe. Achille s'est grandi en se retirant sous sa tente. Je me retire aussi. (*Il gravit l'escalier, très digne.*)

Mme MONPLAISIR. — Qu'est-ce qui lui prend ?

THERESE. — Par exemple !

BOILEAU. — Ne faites pas attention, Excellence, c'est mon fils. Il cherche à se donner de l'importance pour cacher son excessive timidité...

BEN ABDER. — Il la cache très bien.

DORE. — Malgré tout, mon pauvre Victor, sache que tu n'as pas baissé dans mon estime.

VICTOR. — Dans la mienne non plus.

BOILEAU. — Veux-tu battre en retraite au plus vite, espèce de fou !

VICTOR, (*se redressant du haut du promenoir*). — Je bats en retraite comme tu dis si bien, papa. Mais consultez l'histoire, vous tous, et vous verrez que Napoléon ne fut j'amaïsi grand que lors de la retraite de Russie ! (*Il disparaît, gauche, sous le rire discret des autres.*)

SCENE XVI

MOINS VICTOR

BOILEAU. — Ah ! le chenapan ! et dire que c'est mon fils ! tu es bien heureux, toi, Oscar, d'avoir une fille...

DORE. — Console-toi, va. Victor deviendra plus raisonnable avec le temps. Maintenant, mes amis, si nous passions là-dedans... (*Indique droite.*) Ces dames prendraient peut-être quelques rafraîchissements... ? Quant aux messieurs je n'en parle pas ; je suis certain qu'ils ne se feront pas prier pour trinquer avec moi. Allons, qui m'aime me suivre. (*Avant de sortir.*) Vous venez, prince ?

BEN ABDER, (*qui couse avec Ahmed, à l'écart*). — Je vous suis.

RAYMONDE, (*bas à Thérèse en sortant*). — Oh ! je n'en dormirai pas... !

THERESE. — Et moi j'en rêverai... !

LUCIEN, (*galant*). — Acceptez mon bras, maman... ? Vous aimeriez mieux celui de M. Doré, n'est-ce pas ? Mais que voulez-vous ? Il se doit à ses hôtes.

AHMED. — Pardon, Excellence, un mot.

BEN ABDER, (*s'arrêtant*). — Qu'y a-t-il encore ? Dis vite.

SCENE XVII

BEN ABDER et AHMED

AHMED. — Cette jeune fille que vous regardez avec tant d'insistance depuis que nous sommes ici...

BEN ABDER. — Eh bien ?

AHMED. — Ne serait-elle pas pour quel-

que chose, pour beaucoup même, dans votre hésitation à accepter le poste de Cheik laissé vacant par la mort de votre père ?

BEN ABDER, (*hautain*). — Si cela était qu'aurais-tu à dire ?

AHMED. — Que toute une tribu pleure, se désole d'être sans chef, et qu'il me répugne de retourner lui apprendre que Ben Abder, son prince vénéré, est l'esclave d'une femme.

BEN ABDER. — Ahmed !

AHMED. — Excellence, voici les dernières paroles que j'ai recueillies sur les lèvres de votre père : "Va dire à mon fils que je le bénis et qu'il n'oublie pas qu'il se doit à son peuple."

BEN ABDER. — Mon cher vieux père ! ... Il a dit cela ?

AHMED. — Il n'avait pas aussitôt murmuré ces mots que sa belle âme s'en allait doucement et montait dans le sein d'Allah.

BEN ABDER. — Pardon ; père... Maître bien-aimé qui me donnas la vie fais passer en moi ta force et ta vertu...

AHMED, (*suppliant*). — Prince... ?

BEN ABDER. — Mais tu ne comprends donc pas, Ahmed, que j'appartiens à cette jeune fille comme le sable au désert, qu'elle me brûle le sang, que rien ne compte plus pour moi, ni peuple, ni pays, ni souvenir ? il n'y a qu'elle en moi, elle seule ! Plus elle me fuit, plus j'en la désire... Ah ! tiens, parfois, vois-tu, il me prend comme une rage de la saisir dans mes bras, devant tous, et de lui crier : "Tu es à moi ! toute la civilisation et toutes les lois du monde ne t'arracheront pas de mon cœur !" Mais quand, au plus fort de ma passion, je regarde ses yeux si clairs, si purs, chargés de tout l'effroi que les miens lui inspirent, je me mets à trembler comme un enfant pris en faute, les sanglots du désespoir me montent à la gorge et, tout sauvage que je sois, je voudrais pleurer, Ahmed, pleurer, goutte à goutte, tout le sang de mon corps ! (*Il s'écroule et pleure. Un temps.*) Tu comprends, Ahmed, n'est-ce pas ?

AHMED. — Qu'Allah ait pitié de nous et qu'il vous sauve, prince, de cette blanche.

BEN ABDER. — Non, Ahmed, je veux qu'elle m'aime... Et elle m'aimera, quand je devrais l'enlever...

AHMED. — Prince ! Vous n'y pensez pas... Dans ce pays si bien policé on aurait tôt fait de la retrouver et le rapt est puni sévèrement.

BEN ABDER. — Que m'importent leurs lois ? Je la veux, entends-tu, il me la faut !

SCENE XVIII

Plus RAYMONDE et DORE

DORE, (*revenant avec sa fille*). — Eh bien, prince, vous vous faites prier?

BEN ABDER. — Je vous demande pardon. J'avais quelques mots à dire à mon intendant. D'ailleurs, M. Doré, j'en vais rejoindre vos amis et trinquer avec Ahmed à votre heureux voyage. Ne vous dérangez pas, restez avec mademoiselle votre fille puisque vous allez la quitter bientôt. Car c'est bien définitif, n'est-ce pas? Vous partez seul?

DORE. — Hélas! oui, le désert lui fait peur.

BEN ABDER. — C'est qu'elle ne le connaît pas... Mais, comme je compte moi-même demeurer ici quelque temps encore, j'espère que mademoiselle me permettra de venir quand même lui présenter mes hommages...?

DORE. — Oh! prince, c'est trop de bonté!

RAYMONDE. — Mais papa...

DORE. — Comme ça tu auras quelqu'un à qui parler de ton vieux bonhomme de père.

RAYMONDE. — Je suis très touchée de votre bienveillance, prince, mais j'ai l'intention de vivre très retirée du monde... et je ne sais...

DORE. — Y penses-tu? il faudra te distraire, au contraire. C'est dit, prince, vous viendrez tant qu'il vous plaira. Je vous en serai reconnaissant.

BEN ABDER. — Trop aimable, M. Doré, j'en profiterai de votre permission.

RAYMONDE. — Je t'assure, papa...

DORE. — Allons, allons, ne fais pas l'enfant... (*Reconduisant Ben Abder et Ahmed*.) Allez, monsieur mon élève, trinquez à ma réussite et n'oubliez pas de donner quelques renseignements utiles à mon secrétaire.

BEN ABDER. — Je vais lui tracer la route. Vous n'aurez qu'à la suivre. (*Il disparaît, droite, avec Ahmed*.)

DORE. — Quel gentil garçon que cet arabe!

SCENE XIX

RAYMONDE et DORE

RAYMONDE. — Papa, j'en pars avec toi!

DORE. — Hein?

RAYMONDE. — Je pars avec toi.

DORE. — Qu'est-ce qui te prend?

RAYMONDE. — J'ai changé d'idée.

DORE. — Ce n'est pas sérieux?

RAYMONDE. — Puisque je te le dis.

DORE. — Tu viens au désert?

RAYMONDE. — Oui.

DORE. — Non?

RAYMONDE. — J'ai réfléchi. Je m'en nuierais trop loin de toi.

DORE. — Mais tout à l'heure encore tu ne voulais pas en entendre parler! C'est un nouveau caprice?

RAYMONDE. — Si tu veux.

DORE. — Voyons, sois raisonnable, ma petite Raymonde. Décide-toi une fois pour toutes. Je ne demande pas mieux que de t'emmenner mais au moins que ta résolution soit définitive. Il y a des préparatifs à faire. On ne part pas pour le désert comme pour un pique-nique à l'île Ste-Hélène.

RAYMONDE. — Ne t'inquiète pas des préparatifs, papa, M. Lucien et moi nous chargerons des moindres détails. Et cette fois, c'est irrévocablement décidé, je fais partie de ton expédition. Je ne serai pas de trop, j'en saurai bien me rendre utile, va.

DORE. — C'est égal, je ne suis pas très rassuré. S'il te prenait fantaisie de retourner à mi-chemin...

RAYMONDE. — Je te promets d'aller jusqu'au bout. Nous n'irons jamais assez loin d'ailleurs...

DORE, (*soupirant*). — C'est bon, puisque tu le veux... Sapristi! que c'est compliquée une jeune fille!... C'est pire que la géologie! (*Tous reviennent*.)

SCENE XX

TOUS

THERESE. — Oh! Soyez tranquille, madame, M. Doré est assez riche pour se payer ça.

Mme MONPLAISIR. — Oui, je sais bien, l'argent n'est rien pour lui.

BOILEAU. — Et il a raison. Comme il le dit lui-même il a eu la chance de venir au monde après son père. Il en profite, intelligemment surtout.

DORE, (*gaiement*). — La preuve, mon vieux Boileau, c'est que si j'en n'avais pas d'enfant...

BOILEAU. — Tu m'adopterais?

DORE. — Sans hésiter. (*On rit*.)

LUCIEN, (*entrant avec Ben Abder et Ahmed*). — M. Doré, le prince nous conseille d'arrêter quelques jours à Laghouat avant de nous engager dans le Sahara.

THERESE. — Laghouat? qu'est-ce que c'est que ça?

BEN ABDER. — Ce n'est pas une oasis, mademoiselle, mais une ville. C'est généralement là que les caravanes s'organisent et s'approvisionnent car elle est située aux confins du grand désert.

DORE. — Ah! à propos, vous ne savez pas? Ma fille a encore changé d'idée. Elle vient avec moi là-bas.

TOUS. — Hein?

DORE. — Mais oui, elle vient de me lancer ça entre quatre z'yeux!

THERESE. — C'est vrai, Raymonde?

RAYMONDE. — Oui.

THERESE. — Comme tu as raison, ma chère. Ah! je voudrais bien être à ta place. (*On entoure Raymonde*).

BEN ABDER, (*bas à Ahmed*). — Ahmed, j'accepte. Tu peux faire annoncer à notre tribu que je consens à succéder à mon père, à devenir le cheik.

AHME D, (*radieux*). — Ah! Maître!

BEN ABDER, (*vivement*). — Chut!... Nous partirons par le premier bateau. (*A Rg umonde*.) Permettez-moi de joindre mes félicitations à celles de vos amis, mademoiselle. Certes, j'e vous approuve de faire ce voyage où le pittoresque s'allie à la grandeur et qui ne manque pas de charme pour les étrangers, mais j'e ne vous cacherais pas le chagrin profond que j'éprouverai pendant votre absence, à la pensée que cette demeure, qui me fut si hospitalière, sera désormais vide et que je ne pourrai plus y retrouver la grâce séduisante de son hôtesse.

RAYMONDE. — Oh! vous êtes flatteur, prince. Vous vous consolerez très vite, j'en suis certaine.

Mme MONPLAISIR. — Et moi qu'est-ce que je vais devenir pendant ce temps-là?

DORE, (*bas*). — Vous préparerez votre trousseau...

Mme MONPLAISIR. — Mon trousseau?

DORE. — Tant pis! Messieurs, Je vous jette la bombe! J'ai l'honneur de vous annoncer les fiançailles de Mme Monplaisir... (*Il s'arrête, hésitant*.)

TOUS. — Hein? Quoi? Comment?

LUCIEN, (*avec un grand sérieux*). — Et de M. Oscar Doré, ici présent.

TOUS. — Non? Ah bah!

RAYMONDE. — C'est vrai, papa?

DORE, (*très troublé*). — Oui, ma fille... J'ai pensé que tu étais encore trop jeune... pour n'avoir plus de mère et, avec ta permission, je vais t'en donner une.

RAYMONDE. — Ma permission? Mais je te la donne de tout mon cœur... Allons, venez m'embrasser... maman!

Mme MONPLAISIR. — Ah! ma chère petite Raymonde!

BOILEAU. — Tous mes compliments, mon vieil ami. (*Bas à Ben Abder*.) Je crois qu'il devient gâteux.

RAYMONDE, (*espiègle*). — Et maintenant c'est au tour de papa...!

Mme MONPLAISIR. — Oh!

DORE. — Raymonde!

RAYMONDE. — Si! si! je l'exige. Le baiser des fiançailles! Nous l'exigeons tous, n'est-ce pas?

TOUS. — Oui! oui! oui!

LUCIEN. — Allez donc, maman! Vous en mourez d'envie...

Mme MONPLAISIR. — Oscar!

DORE. — Cécile! (*Ils s'étreignent*).

TOUS. — Bravo! Bravo!

RIDEAU

Fin du Premier Acte

ENTRE DEUX CIVILISATIONS

ACTE DEUXIEME

(Une oasis au Sahara. Au loin des plaines de sable qui s'étendent à perte de vue. Quelques arbres dont deux, plutôt à droite, proche à proche, auxquels est accroché un hamac. Des pliants.)

SCENE I

DORE, RAYMONDE, LUCIEN

DORE, (*s'épongeant le front*). — Ouf! ça fait du bien de retrouver des arbres et de se reposer un peu à l'ombre, hein, Lucien?

LUCIEN, (*de même*). — Ah oui! Je n'en peux plus, moi, je suis cuit comme un oeuf à la coque!

RAYMONDE, (*couchée dans le hamac, riant*). — Pauvre monsieur Lucien!

DORE. — Pauvre moi aussi, ma fille; il me semble que je reviens du four crématoire!

LUCIEN. — Cinq jours de voyage, à dos de chameaux, sous un soleil de plomb fondu et sous nos pieds du sable plus chaud que des charbons ardents! Il n'y a pas beaucoup de Canadiens qui pourraient supporter ça! Oui, oui, oui, vous riez, vous... Mais n'empêche que, malgré votre ombrelle, les sueurs dégouлинаient de votre joli front.

RAYMONDE. — Je ne m'en plains pas, ça lui tiendra lieu de massage.

DORE. — Au moins, si on rencontrait un petit lac de temps en temps... on pourrait y plonger pour se rafraîchir.

RAYMONDE. — Heureusement qu'il n'y en a pas, tu ne sais pas nager, papa.

DORE, (*lamentablement*). — J'y plongerais quand même.

LUCIEN, (*idem*). — Et moi j'irais le repêcher!

RAYMONDE. — De sorte que vous resteriez au fond tous les deux...

LUCIEN. — N'importe ce serait plus frais!

DORE. — Et dire qu'il n'y a qu'une petite source qui coule là-bas...

RAYMONDE. — Ne la méprise pas cette petite source, car elle nous permettra de refaire notre provision d'eau. Et, tu sais, notre guide nous a prévenus, nous en aurons grand besoin pour atteindre le terme de notre voyage.

LUCIEN. — Ah oui! nous repartons dans deux heures!

DORE. — La science nous en tiendra

compte, Lucien, nous sommes des martyrs.

RAYMONDE. — Des martyrs?

DORE. — Oui, des martyrs, pantelants, sobres, égarés...

LUCIEN. — Dans un pays de chameaux! (*Raymonde rit de plus belle*).

DORE. — Ah! s'il pouvait tomber une bonne petite neige pendant le reste du voyage, une petite neige comme il en tombe à Montréal au mois de janvier!

RAYMONDE. — Au lieu de venir au désert, papa, tu aurais dû faire un voyage en Suisse.

DORE. — Oh non! Je suis trop frileux!

RAYMONDE. — Décidément tu as trop dépensé d'enthousiasme au départ, tu aurais dû en garder un peu pour l'arrivée.

SCENE II

Plus AMSHMID

AMSHMID, (*apportant des sandwiches recouverts d'une serviette*). — Voilà pain demandé.

DORE. — Ah oui! Notre collation, je l'avais oubliée.

LUCIEN. — Faute de grives... Enfin, collationnons! (*Il en présente à Raymonde et à Doré*).

AMSHMID. — Toi plus besoin guide?

DORE. — Non, je n'ai plus besoin de toi, Amshmid.

AMSHMID. — Moi soigner chameaux... fatigués... faim... soif. (*Il sort*).

RAYMONDE. — Ces pauvres bêtes! Elles doivent être exténuées en effet.

LUCIEN. — C'est ça, vous riez de nous et vous plaignez les chameaux!

RAYMONDE. — C'est que vous n'avez pas besoin des autres pour vous plaindre, vous. D'ailleurs ces pauvres bêtes en ont lourd sur le dos; vous ne leur avez pas ménagé les bagages.

DORE. — Bah! les chameaux sont faits pour ça. Ils y sont habitués.

RAYMONDE. — Ce n'est pas une raison.

LUCIEN. — Allons bon! le guide a oublié de nous apporter de l'eau... Et ma gourde est vide.

DORE. — La mienne aussi.

RAYMONDE. — C'est pourquoi vous avez soif. C'est toujours comme ça.

LUCIEN. — Eh bien, je vais me rendre jusqu'à la source. Il faut en profiter pendant que nous avons de l'eau fraîche. (*Il sort gauche.*)

SCENE III

RAYMONDE et DORE

RAYMONDE, (*se levant et venant à son père*). — Dis-moi, père, tu es sûr de notre guide?

DORE. — Par exemple! En voilà une question... Pourquoi me demandes-tu ça?

RAYMONDE. — Il n'a pas le regard franc d'un honnête homme. Ses yeux fuient toujours les nôtres. Mais, par contre, il nous épie sournoisement. Oh! je m'en suis aperçue à plusieurs reprises.

DORE. — Bah! tu es folle.

RAYMONDE. — Oh! naturellement, toi, tu as confiance en tout le monde.

DORE. — Et toi tu vois des ennemis partout. Mais raisonne un peu, fillette! Que veux-tu qu'il nous fasse ce pauvre diable? il nous voit pour la première fois de sa vie... Alors?

RAYMONDE. — Sait-on jamais ce qui se passe dans la cervelle obscure de ces sauvages?

DORE. — Allons, bon, voilà le grand mot, des sauvages! Pourquoi? parce qu'ils ont la peau cuivrée?

RAYMONDE. — Non, mais parce que leurs mœurs sont si différentes des nôtres... Et puis comment se fait-il qu'il se soit présenté à nous dès notre arrivée, là-bas, à Laghouat? Qui lui a dit que nous avions besoin d'un guide?

DORE. — Oh! tu sais, des étrangers, des voyageurs, c'est facile à reconnaître dans ce pays-ci.

RAYMONDE. — Oui, oui, on peut toujours trouver une raison à tout. N'empêche que nous sommes à la merci de ton guide. Et tu as beau dire il ne m'inspire pas grande confiance, cet homme-là. Il ressemble trop à l'autre.

DORE. — A l'autre? Quel autre?

RAYMONDE. — Ton élève, ton prince, ton Ben Abder.

DORE. — Quel charmant garçon! Tu préférerais que ce fut lui notre guide, hein?

RAYMONDE. — Ah non! par exemple, j'aime encore mieux celui-ci.

DORE. — Eh bien, pour une femme, tu n'as pas beaucoup de goût.

RAYMONDE. — Écoute, papa. Je ne t'en ai encore rien dit, mais il faut pourtant que tu le saches. Sais-tu pourquoi je suis venue m'enterrer au désert?

Doré. — Quand tu me poses des questions aussi complexes, ma fille, fais donc les réponses tout de suite. Ça m'évitera de parler inutilement.

RAYMONDE. — Eh bien, papa, j'ai tout simplement quitté Montréal pour le fuir, lui!

DORE. — Qui ça, lui?... Ah! Victor?

RAYMONDE. — Mais non, pas Victor. Je parle de ton arabe.

DORE. — De Ben Abder?

RAYMONDE. — De lui-même. Appelle-moi petite fille, sotte, tout ce que tu voudras, ça m'est égal. Je me suis exilée parce que j'avais peur de cet homme-là.

DORE. — Peur de mon élève?

RAYMONDE. — De ton élève, parfaitement. Oh! je sais bien, tu tombes des nues en m'entendant dire cela. Je m'y attendais. Avec ton caractère confiant et ta distraction perpétuelle tu n'as jamais remarqué son petit manège. Tu n'as pas vu qu'il tournait autour de mes jupes avec la persistance rageuse d'un papillon de nuit devant une lanterne.

DORE. — Allons, bon!

RAYMONDE. — Je n'invente rien, papa. Tu me comprendrais si tu avais vu le regard indéfinissable qu'il appesantissait sur moi. Nous n'étions pas aussitôt en présence l'un de l'autre que son visage s'enflammait, sa voix devenait rauque, tout son être frémissait. A ce moment, je t'assure, malgré le vernis emprunté à notre civilisation, le sauvage, le fauve, reparaissait en lui. L'espace d'un éclair. Il se rendait bien compte de la terreur qu'il m'inspirait. Alors, satisfait de lui, il remettait son masque d'homme du monde, de civilisé. Il distribuait généreusement, à chacun, une miette de son sourire et le tour était joué. J'étais toute tremblante dans mon coin et toi tu t'extasiais devant "cette intelligence supérieure"!

DORE. — Mais, Raymonde...

RAYMONDE. — Et tu crois que je serais restée là-bas, seule avec Mme Mon-

plaisir, pour "permettre à son Excellence de venir me présenter ses hommages"? Pas si naïve! J'ai préféré mettre l'océan entre nous. Comme ça je suis plus tranquille. J'aime encore mieux le désert avec son soleil, ses sables et ses simouns que le Canada avec Ben Abder... Ici, au moins, je respire; le cauchemar est disparu.

DORE. — Tu te fais une fausse idée de Ben Abder. Mais, enfin, pour le moment, te voilà rassurée, c'est le principal.

SCENE IV

Plus LUCIEN

LUCIEN, (*revenant*). — Me voilà! Et je vous prie de croire que je me suis désaltéré... Un peu d'eau fraîche, mademoiselle Raymonde?

RAYMONDE, (*se couchant*). — Merci, je n'ai pas soif. Je m'endors plutôt.

LUCIEN. — Eh bien, dormez et faites de beaux rêves. En voulez-vous, M. Doré?

DORE, (*prenant la gourde*). — Ah oui, par exemple!

LUCIEN, (*gaiement*). — Vous voyez, je suis un emblème. Je donne raison à ceux qui prétendent que les Canadiens-Français sont des porteurs d'eau...

RAYMONDE, (*relevant la tête*). — Là-dessus, monsieur Lucien...

LUCIEN. — Pardon, mademoiselle, vous n'êtes pas de la conversation. Morphée vous réclame et vous tend... son hamac.

DORE. — Oui, dors, ma fille, repose-toi, ça te fera du bien.

LUCIEN. — Je vous permets même de rêver de moi si vous voulez.

RAYMONDE, (*se recouchant*). — Alors, je vais profiter de la permission.

DORE, (*remettant la gourde*). — Tiens, Lucien, merci.

(*On entend un faible gémissement.*)

LUCIEN, (*se levant*). — Qu'est-ce que c'est que ça?... Une femme!

SCENE V

Plus INA

(*Ina paraît, chancelante, épuisée, et avant que les deux hommes puissent la secourir, s'affaisse lamentablement.*)

DORE. — Oh! la malheureuse!

LUCIEN. — Mais elle chancelle... Il faut la secourir, M. Doré. (*Tous deux se précipitent et relèvent Ina qu'ils font asseoir*

sur un pliant. Lucien lui tend sa gourde. Elle boit avidement.)

DORE. — Vois donc, Raymonde.

RAYMONDE, (*sautant à bas du hamac*). — Qu'y a-t-il, papa?... Une jeune fille?

DORE. — Elle vient de nous arriver.

LUCIEN. — Et elle est tombée là, sous nos yeux, d'épuisement sans doute.

INA, (*qui a fini de boire*). — Merci.

RAYMONDE. — Papa, tu t'entends un peu en médecine; vois donc. La pauvre petite on dirait qu'elle va mourir!

INA. — Non, ma bonne demoiselle, je n'aurai pas ce bonheur-là. C'est la fatigue, voyez-vous. J'ai trop présumé de mes forces... Je suis épuisée...

RAYMONDE. — Nous avons un bon hamac ici. Venez vous reposer. Le sommeil vous remettra.

INA. — Dormir? Ah non! je ne veux pas dormir. Il faut que je marche, que je marche toujours, malgré tout, car il me retrouverait, lui...

TOUS. — Qui donc?

INA, (*après un moment d'hésitation*). — Mon père.

DORE, (*paternel*). — Vous vous êtes donc enfuie, malheureuse?

INA. — Oui. Il a bien fallu. (*Avec terreur.*) Cachez-moi, je vous en prie, cachez-moi! Si vous saviez!...

RAYMONDE. — Allons, allons, calmez-vous.

DORE. — Vous n'avez rien à craindre ici, mon enfant.

LUCIEN. — Mais non, mademoiselle, nous vous défendrons s'il le faut.

INA. — Merci. Vous êtes bons. Allah vous bénira.

LUCIEN, (*à Doré*). — Allah? Je ne le connais pas. Aussi qu'il me bénisse ou non, ça m'est égal.

RAYMONDE. — Comment vous appelez-vous mademoiselle?

INA. — Ina.

LUCIEN, (*intéressé*). — Ina! oh! que c'est joli!

RAYMONDE. — Eh bien, mademoiselle Ina, il faut avoir confiance en nous et nous dire pourquoi vous vous êtes enfuie de chez votre père au risque de trouver la mort?

INA. — La mort? Je l'aurais bravée mille fois. L'ensevelissement dans les sables vaut mieux que ce qui m'attend... Ecoutez. Vous êtes compatisants, vous

comprendrez. Mon père est potier à Laghouat. Autrefois, du temps de ma mère, — ma mère était Française de naissance — nous vivions heureux. Nous n'étions pas riches mais la petite boutique suffisait à nos besoins. Les visiteurs étrangers étaient nombreux et nous achetaient les jolis vases-souvenirs que mon père pétrissait avec habileté. Puis, tout-à-coup les étrangers cessèrent de venir à Laghouat. On nous dit qu'une grande guerre venait d'éclater, là-bas, en France. Et comme les acheteurs se faisaient de plus en plus rares la misère arriva vite. J'avais dix ans alors. Les mois s'écoulèrent, longs, longs comme de longues années. Que vous dirais-je ? La faim creusa mes joues et mon sourire d'enfant disparut. Mon père partit un matin et ne revint plus. Ma mère, à bout de force et de larmes, tomba malade. Je dus mendier. Mais les gens étaient pauvres et ne pouvaient donner beaucoup. Je ne rapportais pas toujours de quoi nous soutenir toutes deux. Bref, un soir que je rentrais, les mains vides, je trouvais ma mère morte. Elle était sur son grabat, les yeux ouverts, déjà froide... Que se passa-t-il ensuite ? Je ne sais pas. C'est comme un voile qu'on aurait jeté sur ma mémoire. Je continuai de mendier probablement, par instinct. J'ai survécu, comme les bêtes, sans savoir pourquoi...

DORE. — Pauvre enfant !

RAYMONDE. — Mais votre père ?

INA. — Revenu à Laghouat, il n'y a pas longtemps, il finit par me découvrir et m'entraîna dans son gourbi. Petit à petit je sentais mon âme se réveiller mais je ne reconnaissais plus mon père. L'homme doux et bon d'autrefois n'était plus que l'arabe cupide et cruel. Je dus me remettre à mendier et partager avec lui le peu que l'on me donnait. N'importe je nourrissais mon père à mon tour, c'était justice. Mais un soir il m'apparut en compagnie d'un autre homme. Il était ivre. Son compagnon — un Turc celui-là — après m'avoir examinée pendant un long moment se mit à discuter avec lui. Et je compris bientôt que cet homme allait m'acheter pour me revendre ensuite, comme esclave, dans les harems de Constantinople !...

TOUS. — Hein ?

INA, (que l'épouvante reprend). — Oui, je vous le jure, c'était un trafiquant de chair humaine, un pourvoyeur de harems !

Mon père n'était revenu, ne m'avait recherchée que pour spéculer sur ma chair. J'ai pu fuir, leur échapper, mais ils sont à ma poursuite sans doute et s'ils me retrouvent c'en est fait de moi... Ah ! je vous en conjure, vous êtes bons, vous tous, ayez pitié ! Protégez-moi ! Cachez-moi ! Cachez-moi !

DORE. — Mais oui, mon enfant, nous vous protégerons, ne craignez rien. D'ailleurs je suis assez riche, Dieu merci, pour payer votre rançon. Car plutôt que de vous voir tomber entre les mains d'un marchand d'esclaves je vous achèterais moi-même.

LUCIEN. — Moi aussi si on voulait me faire crédit.

RAYMONDE. — Mais, ma pauvre petite, qu'allez-vous devenir ?

INA. — Oh ça !

DORE. — Mon Dieu il y aurait bien une solution, temporaire tout au moins, mais...

RAYMONDE. — Laquelle, papa ?

DORE. — Que cette jeune fille reste avec nous, qu'elle te tienne compagnie pour le temps que nous passerons au désert... Tu sera moins seule... Et plus tard nous aviserons... ?

LUCIEN, (intéressé). — Ce serait une bonne action, mademoiselle Raymonde... ?

RAYMONDE. — C'est justement ce que j'allais te suggérer, papa. Vous voyez, Melle Ina, il y a unanimité ; si le cœur vous en dit vous êtes la bienvenue parmi nous.

INA, (se jetant à ses pieds). — Ah ! merci, mademoiselle, je serai votre esclave.

RAYMONDE, (la relevant). — Esclave ! Fi ! le vilain mot. Il ne faudra jamais l'employer. Nous nous entendrons comme deux soeurs. Et, pour commencer, embrasse-moi.

DORE. — Moi aussi, ma pauvre enfant, venez m'embrasser ; je serai votre père si vous le voulez... ?

INA. — Oh ! monsieur !

LUCIEN, (à part). — Il n'y a pas à dire, c'est qu'elle est charmante. (Haut.) Et moi, mademoiselle, je serai votre frère ! (Il l'embrasse résolument sur les deux joues.)

RAYMONDE, (riant). — Eh bien, quoi, M. Lucien, qu'est-ce qui vous prend ?

LUCIEN, (un peu confus). — C'est que je ne veux pas être orphelin, je préfère entrer dans la famille, moi aussi.

DORE. — Au lieu de dire des bêtises prends donc soin de cette jeune fille, elle doit mourir de faim.

LUCIEN, (*se précipitant sur les sandwicks*). — C'est vrai, ça !

RAYMONDE, (*entraînant Ina, gauche*). — Tu as faim, n'est-ce pas ?

INA. — Un peu.

LUCIEN. — Tenez, mademoiselle... ma sœur... mangez toujours ça en attendant mieux.

INA. — Merci. (*On la fait assoir, elle mange.*)

SCENE VI

Plus AMSHMID et AICHA

(*Amshmid paraît, à pas de loup, du fond gauche, et tout en se dissimulant gagne la droite. ... Apercevant tout à coup Aïcha qui, voilée à la façon des Touareg, paraît, comme une ombre, il pousse une exclamation de joie étouffée.*)

AMSHMID. — Aïcha !

AICHA, (*vivement*). — Chut !... (*Bas.*) Eh bien, Amshmid, tes voyageurs ? (*Amshmid désigne le groupe du geste.*) Ce sont eux ?

AMSHMID. — Oui.

AICHA. — Bien. Va vite prévenir nos hommes. Ils attendent dans le ravin. Dépêche-toi, Je vais les retenir jusqu'à votre arrivée. (*Amshmid salue à l'arabe et disparaît droite.*)

AICHA, (*descend lentement au groupe*). — Allah vous bénisse !

TOUS, (*se retournant*). — Hein ?

LUCIEN. — On dirait un fantôme !

RAYMONDE, (*bas*). — Père, j'ai peur !...

DORE. — Tu es folle, voyons... (*Pas très rassuré.*) Bonjour, madame.

AICHA. — Bonjour à vous tous, ô généreux étrangers !

LUCIEN, (*voyant Ina qui lui rend son salut*). — Ce doit être la coutume ici. (*Saluant à l'arabe.*) Bonjour, madame.

RAYMONDE, (*bas à Ina*). — Que nous veut cette femme ? Tu la connais, Ina ?

INA. — Non, mademoiselle, c'est une Iargui, sans doute, c'est-à-dire : fille du désert.

DORE, (*bas à Lucien*). — Qu'est-ce que je lui dirais bien ?

LUCIEN, (*lui passant sa gourde*). — Offrez-lui un verre d'eau.

DORE. — Tu appelles ça un verre, toi ? (*A Aïcha.*) Vous n'osez rien demander, madame, mais je vois ce que c'est... vous mou-

rez de soif, n'est-ce pas ? Voulez-vous me permettre de vous offrir un verre d'eau ? (*A Lucien qui le pousse.*) Laisse-moi donc tranquille, toi. (*A Aïcha.*) C'est de bon cœur et sans cérémonie, vous savez.

AICHA. — Je vous remercie, monsieur, je me suis désaltérée tout à l'heure à une source rencontrée sur mon chemin.

DORE. — Ah ?... (*Bas à Lucien.*) Dis donc quelque chose, toi...

LUCIEN, (*bas*). — C'est à vous qu'elle parle.

DORE, (*idem*). — Tu es mon secrétaire, c'est à toi de répondre. (*A Aïcha, très aimable.*) Je vous offre de l'eau, n'est-ce pas, parce que les chameaux sont en train de boire, alors... (*Se reprenant sous la poussée de Lucien.*) Non, non, non, je m'exprime mal.

AICHA. — Au contraire, monsieur, votre générosité me touche... Vous disiez ?

DORE, (*à Lucien*). — Qu'est-ce que je disais ?

RAYMONDE. — Laisse, papa, tu es trop distrait pour tenir une conversation.

DORE, (*bas à Lucien*). — Tu me paieras ça, toi.

RAYMONDE. — Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, madame ?

AICHA. — Mon Dieu, mademoiselle, rien de particulier. Reconnaisant des étrangers en vous je suis heureuse de vous saluer au nom d'Allah. (*Elle salue derechef.*)

INA, (*idem*). — Allah soit loué !

LUCIEN, (*idem*). — Allah est grand et Mahomet est son prophète.

RAYMONDE. — Viens te reposer un peu, Ina ; nous partons dans une heure. (*A Aïcha.*) Pardonnez-nous, madame. (*Elle remonte avec Ina qu'elle fait coucher dans le hamac et s'installe sur un pliant près d'elle.*)

LUCIEN, (*à Aïcha*). — Veuillez vous asseoir, madame.

DORE. — Mais oui, voyons, vous êtes ici chez vous.

AICHA, (*souriant*). — En effet, messieurs, et plus que vous ne croyez. Je suis une enfant du désert. L'immensité des sables, l'infini du ciel, voilà ma patrie. Oh ! je sais, les étrangers n'aiment pas le Sahara. C'est qu'ils n'en comprennent pas la majesté. Son silence apaisant les effraie et ils redoutent la colère de ses simouns. La crainte au cœur ils se hâtent d'en traverser les steppes en le maudissant. Ils n'y veulent voir que son aspect de désolation. Et pourtant comme on aime le désert quand on le connaît bien...

Vous êtes prisonniers dans vos villes; elles sont petites, sales, mesquines. Ici, c'est l'espace, le soleil, la liberté. C'est un coin de paradis ménagé par Allah pour la félicité de ses élus.

LUCIEN, (*bas à Doré*). — S'il fait aussi chaud qu'ici dans le paradis je demande à aller dans les limbes, moi!

DORE, (*bas*). — Veux-tu te taire, toi! (*Haut.*) Vous avez raison, madame, Allah savait bien ce qu'il faisait. Ce brave Allah!

AICHA, (*saluant*). — Allah soit loué!

LUCIEN, (*idem*). — Allah, ora pro nobis!

DORE. — Lucien!

AICHA, (*à part*). — Ils n'arriveront donc pas!

LUCIEN, (*bas à Doré*). — Elle devrait bien laisser Allah tranquille. Je commence à avoir mal aux reins avec toutes ces salutations.

DORE. — C'est bien fait pour toi.

SCENE VII

PLUS UNE BANDE DE TOUAREG

AICHA, (*les voyant*). — Enfin!

INA, (*dans un cri*). — Les Touareg!

RAYMONDE. — Dieu!

DORE et LUCIEN, (*saisis par deux Touareg*). — Hein? quoi?

AICHA. — Que personne n'échappe, Amshmid. Tu réponds d'eux sur ta tête!

RAYMONDE, (*se débattant*). — Père! Père!

LUCIEN. — Un guet-apens...?

DORE. — Qu'est-ce que ça veut dire?

AICHA. — Cela veut dire que vous êtes prisonniers.

TOUS. — Prisonniers?

RAYMONDE. — Sauve-moi, père, sauve-moi! Au secours!

DORE. — Raymonde!

AICHA. — En route, Amshmid! Bon voyage, messieurs, et qu'Allah vous guide.

LUCIEN. — Vipère! (*Entraînés ils disparaissent.*)

AICHA, (*seule, les bras levés dans une prière ardente*). — Gloire à toi, Dieu puissant et bon, j'ai réussi. (*S'agenouillant et baisant la terre.*) Allah! écoute ton esclave. Fais que le coeur du maître se réchauffe à la flamme de mes yeux et qu'il m'aime, Allah, qu'il m'aime!

RIDEAU

Fin du Deuxième Acte

ENTRE DEUX CIVILISATIONS

ACTE TROISIEME

(L'intérieur d'une tente arabe. Aménagement sobre mais riche en couleurs. Divans, coussins, brûle-parfums, peaux... etc. Au fond, milieu, une petite table en osier.)

SCENE I

RAYMONDE, INA et MYRIEM

MYRIEM. — Le maître prie mademoiselle d'accepter ce voile qui la dérobera aux regards des hommes de la tribu.

RAYMONDE, *(ironique)*. — Il est bien bon. *(Myriem salue respectueusement puis disparaît derrière les tentures de gauche.)*

RAYMONDE. — Dieu! quelle idée!... Oh non!... Ce n'est pas possible... Regarde-moi, Ina... Tu n'es pas complice de notre enlèvement, n'est-ce pas?

INA. — Oh! mademoiselle, pouvez-vous penser...!

RAYMONDE. — Tu me le jures?

INA. — Sur la mémoire de ma mère.

RAYMONDE. — Je te crois. Mais si c'est une rancœur que l'on veut de nous pour quoi tarder ainsi à nous l'apprendre?

INA. — Je ne comprends pas.

RAYMONDE. — Et mon père et Lucien, qu'en ont-ils fait?... Qu'allons-nous devenir, mon Dieu?

INA. — Ne pleurez pas, ma bienfaitrice. Cela me fait mal. Votre père est riche, il vous aime. Vous serez libre bientôt.

RAYMONDE. — Mais enfin, Ina, l'homme tout puissant, le "maître" dont cette femme parlait, qui est-il?

INA. — Un chef de bandits, sans doute.

RAYMONDE. — Alors pourquoi ne vient-il pas traiter avec nous, fixer notre rançon, et nous délivrer de ce cauchemar?

SCENE II

PLUS MYRIEM

MYRIEM, *(revenant et présentant un coffret à Raymonde)*. — De la part du maître.

RAYMONDE. — Encore! Qu'est-ce que c'est que ça?

MYRIEM. — Des bijoux.

RAYMONDE, *(stupéfiée)*. — Des bijoux?... Mais pourquoi m'apportez-vous cela?

MYRIEM. — J'obéis au maître.

RAYMONDE. — Eh bien, vous pouvez les lui rendre. Je n'en veux pas.

MYRIEM, *(suppliante)*. — Oh! prenez-les, mademoiselle. Faites-en ce que vous voudrez, mais prenez-les. Le maître m'a commandé de vous les laisser.

RAYMONDE, *(prenant le coffret et le déposant sur la table sans l'ouvrir)*. — Ah!... Mais enfin, qui est-il donc ce maître et pourquoi ne vient-il pas lui-même?

MYRIEM. — Il désire vous laisser le temps de vous parer pour le recevoir. Il viendra tout à l'heure. *(Elle sort se confondant en salutations.)*

RAYMONDE. — Ina, j'ai peur!

INA. — Courage, bienfaitrice, Allah veille sur vous.

SCENE III

PLUS LUCIEN, puis DORE.

LUCIEN, *(paraissant de droite)*. — Oh! quelqu'un! Mademoiselle Raymonde!

RAYMONDE, *(courant à lui)*. — Monsieur Lucien!... et papa?

LUCIEN. — Il me suit, mademoiselle. *(Appelant.)* M. Doré...?

DORE, *(entrant)*. — Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

RAYMONDE. — Père! c'est toi, père, c'est toi?

DORE. — Raymonde!

RAYMONDE. — Père, j'ai peur.

DORE. — Ne crains rien, ma fille, je suis là.

LUCIEN, *(allant à Ina et la faisant descendre)*. — Venez, Ina, ne restez pas à l'écart, vous êtes de la famille vous aussi.

INA. — Non, c'est moi qui vous ai porté malheur. Laissez le sort s'accomplir; abandonnez-moi.

LUCIEN. — Vous abandonner? jamais de la vie!

DORE. — Ah ça, non, par exemple! Nous sommes arrivés ici ensemble nous en partirons tous les quatre ou alors...

RAYMONDE. — Mais qu'est-ce que tu peux faire contre eux tous?

DORE. — Protester, ma fille, protester hautement contre cette indignité.

LUCIEN. — Je crois qu'il vaudrait mieux aller aux faits toute suite, M. Doré, c'est à-dire obtenir notre liberté en payant une rançon, quittes à protester... quand nous serons loin. N'est-ce pas la meilleure solution, mademoiselle Ina?

INA. — Ce serait peut-être la plus sage, en effet.

LUCIEN. — D'ailleurs je ne pense pas qu'on nous veuille grand mal car jusqu'ici on nous a témoigné beaucoup d'égards. Avez-vous eu à vous plaindre, vous, mademoiselle Raymonde?

RAYMONDE. — Non, mais c'est justement ce mystère qui m'épouvante.

LUCIEN. — Bah! pour le moment contentons-nous de voir le côté gai de notre aventure. Qui vivra verra. Nous voici logés et nourris — espérons-le du moins! — par un charmant inconnu qui n'a pas encore daigné nous laisser voir le bout de son nez... c'est d'un bon augure il me semble.

DORE. — Lucien a raison. Attendons les événements avec sans-froid... C'est égal, arrêter ainsi une expédition scientifique, nous traiter avec un sans-gêne pareil, il faut venir au désert pour voir ça!

SCENE IV

PLUS MYRIEM

MYRIEM. — Le maître fait demander si mademoiselle est prête à le recevoir?

RAYMONDE. — Moi?

DORE, *(vivement)*. — Je crois bien. Dites-lui que nous l'attendons et de pied ferme encore.

RAYMONDE, *(résolue)*. — Qu'il vienne. Je suis prête. *(Myriem disparaît.)*

DORE. — Enfin, nous allons donc le voir ce personnage mystérieux. Je ne suis pas fâché qu'il daigne se montrer. Et je me promets bien...

LUCIEN. — Non, non, monsieur Doré, encore une fois, pas de protestations, croyez-moi. N'envenimez pas les choses. Quelques billets de banque feront plus d'effet.

DORE. — Tu crois?

LUCIEN. — J'en suis sûr.

RAYMONDE. — Dieu vous entende, monsieur Lucien, mais je ne partage pas votre optimisme.

LUCIEN. — Pourquoi?

RAYMONDE. — Vous allez le savoir.

Tenez, voilà ce que cet homme m'a fait remettre tantôt.

DORE. — Qu'est-ce que c'est que ça?

LUCIEN. — Un coffret!

RAYMONDE. — Rempli de bijoux, oui.

DORE et LUCIEN. — Hein?

RAYMONDE. — Demandez à Ina pour quoi un chef Arabe envoie des bijoux à une femme qu'il a fait enlever...

DORE. — Parle, mon enfant.

INA. — Je ne puis vous renseigner. Je ne connais pas les coutumes des Touareg.

RAYMONDE. — Eh bien, je vais le dire, moi. Ce qu'il veut cet homme, ce n'est pas une rançon en espèces, c'est moi!

DORE. — Raymonde!

RAYMONDE. — Tu entends, père, c'est moi! Je le sens à la révolte de ma chair, à l'angoisse qui m'étreint le cœur. C'est moi! C'est moi!

MYRIEM, *(soulignant les tentures)*. — Le maître.

SCENE V

PLUS BEN ABDER, de gauche

(Ben Abder paraît dans toute la splendeur d'un chef Arabe.)

DORE et LUCIEN. — Ben Abder!

BEN ABDER, *(très calme)*. — Bonjour, messieurs.

RAYMONDE. — Vous!... C'est vous!

BEN ABDER. — C'est moi. J'espère que, tous, vous avez fait une heureuse traversée?

DORE, *(qui n'en revient pas)*. — Mon élève! Mais alors nous sommes sauvés. Ah! mon cher enfant, que je suis heureux de vous revoir.

BEN ABDER. — Moi de même, monsieur Doré.

INA, *(bas à Lucien)*. — Ils se connaissent donc?

LUCIEN, *(idem)*. — Très bien. M. Doré était son professeur dans notre pays. Maintenant, j'en suis sûr, nous n'avons rien à craindre. Retirons-nous ça vaudra mieux. *(Lucien et Ina se fauflent et disparaissent, droite.)*

DORE. — Ah! mais en voilà une surprise, par exemple!

RAYMONDE. — Bravo, papa. Il ne te reste plus qu'à embrasser le prince et à le remercier, car c'est par sollicitude sans doute qu'il nous a fait prisonniers...?

DORE. — Hum!... c'est vrai, je l'avais

oublié. Qu'est-ce que cela veut dire, Ben Abder?

BEN ABDER. — Tout simplement, monsieur Doré, que je désire m'associer à vos recherches et vous rendre l'hospitalité que vous m'avez si largement accordée chez vous.

DORE. — L'intention est peut-être bonne mais vous vous y êtes pris d'une façon plutôt cavalière pour nous la faire connaître.

BEN ABDER. — Je n'avais pas le choix des moyens. D'ailleurs Mlle votre fille n'eût probablement pas accepté mon invitation quoiqu'elle n'ait rien à craindre de moi, pas plus ici que dans la maison de son père.

DORE. — C'est très joli tout ça mais vous n'en attendez pas moins à notre liberté... Je proteste, Excellence, vous entendez, je proteste de toutes mes forces. Je ne comprends rien à votre façon d'agir envers nous et je vous somme de vous expliquer.

BEN ABDER. — Un peu de patience, mon cher professeur.

DORE. — Mais enfin sommes-nous prisonniers oui ou non?

BEN ABDER. — Vous êtes mes hôtes. Evidemment vous ne pouvez continuer votre voyage avant que je vous en fournisse les moyens car nous sommes à cinq bonnes journées de Timimoun, la ville la plus proche. Risquer l'aventure sans me consulter serait courir à une mort certaine; les sables du désert ne font pas grâce à ceux qui ne les connaissent pas. Où iriez-vous sans guide, sans provisions de bouche, sans eau? Le soleil ardent du Sahara aurait tôt fait de vaincre la plus farouche volonté.

DORE. — J'en sais quelque chose.

BEN ABDER. — Acceptez donc de bon cœur l'hospitalité que je vous offre. Demain, si vous le voulez, nous aviserons aux moyens de mener à bien la mission que vous vous êtes imposée. A votre science géologique j'ajouterai ma connaissance de ces lieux et nos recherches seront couronnées de succès. Vous verrez. En définitive la science y gagnera.

DORE, (*enthousiasmé*). — Ah! mon cher enfant, j'accepte votre précieux concours. C'est le ciel qui vous envoie. Je vais dresser mes plans et demain nous les examinerons ensemble.

RAYMONDE. — Mais, père...

DORE. — Tu entends, ma fille? Son Excellence veut bien s'unir à nous. C'est inespéré. Allons, à demain, mon ami, et bonne chance. Pardonnez-moi de vous fausser compagnie mais je n'y tiens plus. J'ai quelques

bouquins à consulter avant de commencer les fouilles. (*Il se précipite à droite pour sortir.*)

RAYMONDE. — Père, ne me quitte pas.

DORE, (*tout à son idée*). — Oui, oui, ma fille, c'est entendu. Nous en recauserons plus tard. (*A Ben Abder en se retournant.*) Ah! ce que nous allons en abattre de l'ouvrage à nous deux! D'ici là, mettez-vous à votre aise, vous êtes ici chez vous. Lucien! Lucien! (*Il disparaît, droite.*)

SCENE VI

BEN ABDER et RAYMONDE

BEN ABDER, (*souriant*). — Je vois que monsieur votre père est toujours aussi distrait. (*Raymonde esquisse un mouvement de sortie.*) Non... (*Elle s'arrête médusée.*) Ne le dérangez pas. Il se met au travail. Veuillez vous asseoir. Allons... (*Elle obéit comme à regret. Ben Abder vient derrière elle, lentement. Son masque se durcit à mesure qu'il s'en approche. C'est le fauve qui va bondir enfin sur une proie convoitée. Ses mains s'avancent pour la saisir dans un geste brutal mais il se maîtrise. L'homme civilisé reparait en lui et il s'assoit sur le divan, presque derrière elle.*) Vous ne vous attendiez pas à me trouver sur votre chemin, n'est-ce pas?

RAYMONDE. — En effet, je croyais que les voyages vous avaient... (*Elle s'arrête.*)

BEN ABDER. — Civilisé? Dites le mot. Il ne me blesse pas. Tous tant que vous êtes vous l'employez volontiers quand vous rencontrez un étranger qui a de la vie une conception différente de la vôtre.

RAYMONDE. — Un homme civilisé n'eût pas agi comme vous l'avez fait.

BEN ABDER. — Peut-être. Votre civilisation a pourtant trouvé un proverbe fort en honneur chez vous: "La fin justifie les moyens." Je le mets en pratique tout simplement.

RAYMONDE. — C'est-à-dire...?

BEN ABDER. — Que j'aime trop la vie pour sacrifier stupidement ce qui en fait le charme et la beauté. En traversant le désert vous avez rencontré une oasis. Vous vous y êtes arrêtés. Depuis que j'ai l'âge d'homme j'ai parcouru vos villes, vos pays de mirages. Je les ai trouvés plus arides que le Sahara. Un jour pourtant j'ai vu, moi aussi, une oasis: celle de vos yeux. J'ai voulu m'y rafraîchir, reposer mon cœur brûlant, mais l'oasis semblait fuir devant moi.

Elle s'éloignait à mesure que j'avancais, comme le bord de l'horizon échappe sans cesse aux voyageurs. Et toujours, désespérément, je m'élançais vers elle, mendiant une seule minute d'hospitalité, mais elle se retirait. implacable, et je retombais dans l'immensité de ma solitude sans amour.

RAYMONDE. (*plus douce mais sans oser le regarder*). — Pourquoi ne vous dirigiez-vous pas vers une autre oasis?

BEN ABDER. — C'est qu'elle était la seule dans le désert de ma vie. J'ai persévéré, malgré tout, à marcher vers elle. Aujourd'hui, enfin, elle ne peut plus se dérober...

RAYMONDE, (*tremblante*). — Alors?

BEN ABDER. — Alors je me reprends à vivre... Je ne sens plus mes brûlures car déjà je me repais de sa fraîcheur. Le désert est comblé, vaincu, mon cœur a retrouvé son oasis.

RAYMONDE, (*se lève et s'éloigne un peu à gauche. Un temps*). — Et c'est pour m'apprendre cela que vous nous avez...

BEN ABDER. — Oui. Quand j'appris que vous veniez au désert, vous aussi, je vous y précédai, laissant à un serviteur le soin de vous suivre partout. Et dès votre arrivée à Laghouat j'en fus instruit. Je dépêchai Amshmid qui s'offrit à vous comme guide. Vous savez le reste.

RAYMONDE. — Mais enfin, monsieur, qu'attendez-vous donc de moi?

BEN ABDER. — Vous-même.

RAYMONDE. — Vous dites?

BEN ABDER. — Que je veux vous conquérir et que j'y réussirai.

RAYMONDE. — Vraiment?

BEN ABDER. — Oui vraiment.

RAYMONDE. — Par la violence...?

BEN ABDER. — Par l'amour.

RAYMONDE, (*s'asseyant à gauche*). — Vous avez beaucoup de temps à perdre?

BEN ABDER. — Non, je suis pressé. La vie est courte.

RAYMONDE. — Alors vous feriez mieux de chercher ailleurs.

BEN ABDER. — Je n'en ferai rien. Il était écrit que je devrais traverser les mers pour trouver la compagne qui m'était destinée. Je suis parti sans même me douter que j'allais jeter mon cœur dans le piège de l'amour. Sans vous chercher, je vous ai rencontrée... J'ai dû me courber sous une volonté plus forte que la nôtre. Vous m'avez évité puis, malgré vous, vous êtes venue à moi...

RAYMONDE. — Pardon, vous m'avez suivie...

BEN ABDER. — Dans mon pays; c'est la même chose. Nous sommes marqués l'un pour l'autre. Vous m'aimerez.

RAYMONDE. — Vous divaguez, Excellence...

BEN ABDER. — Puisque vous vous croyez si forte pourquoi me fuyiez-vous si obstinément, là-bas, chez votre père? Quand nos yeux se sont rencontrés pour la première fois une lueur a passé dans les vôtres...

RAYMONDE. — Une lueur d'effroi.

BEN ABDER. — L'effroi de l'âme qui répond à l'appel de la vie. De ce jour, à votre insu, vous n'étiez plus maîtresse de votre cœur. L'amour y avait semé son germe fécond. Il lèvera tôt ou tard, malgré tout, malgré vous. Et vous aurez beau vous débattre, vous déchirer le cœur en lambeaux pour l'en arracher, ce sera peine inutile. Il triomphera. Vous m'aimerez comme je vous aime. C'est inévitable. C'est écrit.

RAYMONDE, (*s'efforçant de sourire*). — Je ne suis pas fataliste, moi...

BEN ABDER. — Tenez, déjà votre sourire n'a pas la clarté d'autrefois. Il voudrait être brave; il est contraint. C'est qu'à ce moment même vos yeux entrevoient l'abîme de mes bras. Le vertige vous prend... Vous allez y tomber. C'est l'œuvre de l'amour. Vous m'aimerez. (*Ses bras ouverts vont se refermer sur elle mais elle s'est levée d'un bond.*)

RAYMONDE. — Laissez-moi! Vous me faites horreur...

BEN ABDER. — Vous m'aimerez!

RAYMONDE. — Jamais! Vous pouvez abuser de votre force, me retenir prisonnière, mais là s'arrête votre pouvoir. Votre amour féroce, sauvage comme vous, m'est odieux, vous entendez? je vous hais! je vous hais!

BEN ABDER. — J'en suis ravi.

RAYMONDE. — Jadis votre seul regard jetait l'épouvante en moi. Je vous évitais comme on évite un fauve. Mais maintenant que vous avez réussi à me cerner dans votre tanière je comprends que ce que je croyais être une terreur irraisonnée était plus simplement la haine, la haine instinctive de toute votre personne.

BEN ABDER. — La haine! Comment pouvez-vous prononcer ce mot quand la douceur du ciel est dans vos yeux? La haine? Savez-vous bien ce que c'est seulement? Non. La jeune feuille qui tremble au moindre souffle

ne hait pas le vent qui la secoue. Son premier contact lui paraît brutal mais elle s'en fortifie pour les orages qui viendront. Ainsi, chez vous, la haine est la première tempête de l'amour, sa manifestation même.

RAYMONDE. — Alors c'est une idée fixe? vous pratiquez l'auto-suggestion...? Grand bien vous fasse... Mais je vous dis, moi, que je vous hais! Faudra-t-il donc vous cracher à la face pour vous le faire comprendre?

BEN ABDER. — Assez! (*Il marche sur elle, Raymonde esquisse un mouvement de recul aussitôt arrêté par un geste impérieux de Ben Abder.*) Vous êtes une petite fille autoritaire et nerveuse, Mlle Doré. Le vieux savant qu'est votre père n'a jamais entravé vos caprices et vos fantaisies. Votre petite volonté a toujours dominé sa faiblesse. Mais je me charge, moi...

RAYMONDE, (*dans un dernier effort de sa volonté brisée*). — Vous voulez me terroriser, recourir à la violence?

BEN ABDER, (*lui saisissant les mains et la forçant à le regarder*). — La violence? Mais vous ne voyez donc pas que c'est contre moi que je l'emploie? Je fais taire mon impatience parce que j'ai la certitude d'être le maître ici. Votre maître. Oui, votre maître. (*Il l'attire dans ses bras. Raymonde que l'épouvante paralyse ne peut qu'articuler faiblement. "Laissez-moi." puis c'est le vertige complet.*) Et la preuve c'est que vous êtes défaillante dans mes bras, sans volonté, l'orgueil anéanti. Le sentez-vous enfin que vous m'appartenez comme le sable appartient au désert et que vous lutez en vain contre votre propre cœur? Fermez les yeux et vous verrez que les races se confondent, que les préjugés disparaissent devant la sublimité de l'amour. Qu'est-il besoin de violence entre nous? Vous êtes à moi comme je suis à vous. Vous m'aimez comme je vous aime. Et je n'aurais qu'à appuyer mes lèvres sur vos lèvres pour que vous le disiez, comme je vous le dis, avec toute votre âme ardente!

AÏCHA, (*qui est entrée sur les dernières phrases*). — Tu mens, Ben Abder!

BEN ABDER, (*se retourne, menaçant*). — Aïcha!

AÏCHA. — Tu mens!

RAYMONDE, (*reculant, éperdue, vers la droite, sans perdre Ben Abder des yeux*). — Oui, vous mentez, vous mentez! Je ne vous

aime pas! Je vous hais! je vous hais! je vous hais! (*Elle disparaît.*)

SCÈNE VII

BEN ABDER, AÏCHA

BEN ABDER. — Que viens-tu faire ici, Aïcha?

AÏCHA. — T'empêcher de trahir.

BEN ABDER. — Tu dis?

AÏCHA. — Ecoute, Ben Abder. Lorsque tu m'as conduite à Laghouat pour me désigner ces voyageurs, lorsque tu m'as demandé de leur tendre un piège et de les faire prisonniers, j'ai accepté cette mission, heureuse de te prouver mon dévouement. Je croyais qu'il s'agissait d'obtenir une rançon.

BEN ABDER, (*avec mépris*). — Une rançon...

AÏCHA. — Et maintenant je découvre que la passion seule t'a fait agir. Ben Abder, qu'hier encore nous acclamions tous comme un héros, n'était que le jouet d'une femme étrangère... Ainsi mon beau cousin est prêt à commencer son règne en trahissant son peuple pour assouvir ses amours criminelles? Oui, criminelles. Le Cheik doit choisir une femme de sa tribu car les Touareg ne s'inclineront jamais devant une infidèle. Le Cheik ne doit pas aimer une blanche.

BEN ABDER. — Ceci me regarde, Aïcha.

AÏCHA. — Et pour amener cette femme ici, tu t'es servi de moi, de moi qui t'aime, de moi qui fus désignée pour ta compagne par mon oncle bien-aimé, ton père...

BEN ABDER, (*terrible*). — Aïcha, ne mêle pas le nom de mon père à tes intrigues!

AÏCHA. — Par Allah, je le jure. J'étais près de lui à ses derniers moments et comme je me penchais, en pleurant, pour l'embrasser, il murmura: "Aïcha, tu diras à mon fils que je te lègue à lui. Je veux que tu deviennes sa compagne. Que Ben Abder honore la mémoire de son père en respectant sa volonté suprême."

BEN ABDER. — Tu mens, femme! Mon père n'aurait jamais voulu m'enchaîner à toi. Vingt fois il m'a mis en garde contre tes machinations car il te savait cupide et vile.

AÏCHA. — Ben Abder!

BEN ABDER. — Tu mens, te dis-je! Et c'est en invoquant le nom de mon père vénéré que tu oses venir blasphémer ainsi!... Par Allah!... (*Lui arrachant son voile.*) Enlève ce voile pour que je puisse lire sur ta

figure, comme en un livre ouvert, toute l'hypocrisie de ton âme... Allons, avoue que le vieux Cheik n'a jamais prononcé ces paroles, avoue que tu as menti, avoue-le ou je t'écrase à mes pieds comme une vipère!

AÏCHA. — Oui, j'ai menti, mais pardonne-moi; je t'aime. J'ai vu cette femme dans tes bras, alors la jalousie m'a rendue folle... Pardon...

BEN ABDER, (*après un temps*). — Va t'en!

AÏCHA. — Oh! ne me renvoie pas ainsi, maître... Je ne suis plus ta parente, mais ton esclave. Je t'aime. Aie pitié, Ben Abder. Ne me renvoie pas sans mettre un peu de baume sur mon cœur. Cela te serait si facile. Un mot, un seul mot, suffirait à le cicatriser. Tu ne peux pas aimer cette étrangère. Elle ne t'est rien. Elle n'est pas de ton peuple. Elle ne croit pas en Allah. Nous c'est le même sang qui coule dans nos veines... Souviens-toi, Ben Abder, ma mère était soeur de ton père. Tout petits nous partagions les plaisirs que le Cheik semait sur nos pas d'enfants. Nos peines étaient communes... Tu ne vas pas renier tout cela pour un caprice? Et puis, cette femme ne t'aime pas, elle ne peut pas t'aimer. (*Ben Abder, les bras croisés, n'a pas semblé entendre cette supplication.*) Ah! ton cœur est dur comme la pierre mais je saurai bien défendre mon amour... Plutôt que de te l'abandonner à elle je la tuerais de mes propres mains!

BEN ABDER. — Aïcha! pas de menace contre cette enfant ou ta violence se retournera contre toi-même. Je suis le maître. Quand j'ordonne tous doivent courber la tête sans répliquer, les parents comme les serviteurs. Va t'en!

AÏCHA, (*après avoir salué, avant de disparaître, à part*). — Alors, mon beau cousin, tant pis pour elle.

SCENE VIII

BEN ABDER, SEUL

BEN ABDER, (*ramassant un petit mouchoir que Raymonde a laissé tomber, dans son trouble*). — Ce petit morceau de toile fine c'est toute la femme... Il cache le sourire du triomphe quand il n'étanche pas les larmes... Vanité... Comédie... Que pourrais-tu m'apprendre d'elle que je ne sache déjà, confident discret, toi qui as reçu la caresse de ses lèvres, de ses yeux... Comme elle a pleuré!... (*Il remonte en le pressant volup-*

tueusement sur ses lèvres. ..Comme il va le déposer sur la table il se ravise). Non... il a recueilli ses larmes, fermons l'écrin. C'est toujours un peu d'elle que je respire et que j'emporte... (*Puis, lentement, après un dernier regard vers l'endroit où Raymonde est disparue, il sort de la tente.*)

SCENE IX

LUCIEN et INA

LUCIEN, (*de droite*). — Ce n'est pas malheureux qu'il se décide à s'en aller. Venez, Ina, il est parti.

INA. — Mais il faut aller raconter à la demoiselle ce que nous avons entendu et la mettre en garde contre cette femme qui lui veut du mal.

LUCIEN. — Non, non, non, n'en faites rien devant son père. Il est enchanté de son sort maintenant... Le pauvre homme! pourquoi troublerions-nous sa quiétude? D'ailleurs il est tout à son projet scientifique, il ne comprendrait rien.

INA. — Mais il faut pourtant prévenir sa fille. Ah! vous ne connaissez pas les femmes de mon pays. Elles ne menacent pas en vain. Leur vengeance est implacable.

LUCIEN. — Brrr! Et moi qui suis sur le point de vous aimer... Vous allez me décourager...!

INA, (*baissant les yeux*). — Elles ne sont pas toutes méchantes...

LUCIEN. — Ah? Il y a des exceptions? J'aime mieux ça. (*S'approchant d'elle insensiblement.*) Parlez-moi des femmes de votre pays... Elles m'intéressent au plus haut point.

INA. — Que vous importe? Vous ne les connaissez pas...

LUCIEN. — Non, mais je ne demande qu'à les connaître. Il y en a qui sont si gentilles.

INA. — Vous en avez vu beaucoup?

LUCIEN. — Une seule.

INA. — Vous n'avez pas de bons yeux.

LUCIEN. — Au contraire, je n'en ai vu qu'une parce que c'était la plus jolie... Et vous est-ce que vous avez vu beaucoup d'hommes?

INA. — Oh oui!

LUCIEN, (*un peu décontenancé mais se redressant*). — Par hommes, j'entends de beaux garçons...? (*Il n'ose pas ajouter "comme moi".*)

INA, (*naivement*). — Pour moi ils se ressemblent tous.

LUCIEN. — Ah?... (*A part.*) Une briquette!... (*Haut.*) Vous devez avoir de mauvais yeux?

INA. — Oui, j'ai tant pleuré.

LUCIEN. — Alors, il faut rire maintenant. C'est bien votre tour. Vous verrez comme c'est bon. Je vous enseignerais bien, moi, si... Voulez-vous que je sois votre professeur?

INA. — Oui. Rire ce doit être si bon, en effet.

LUCIEN. — Seulement, pour bien rire, il vous manque une chose indispensable: l'amour.

INA. — L'amour? qu'est-ce que c'est que ça?

LUCIEN. — Comment! vous ne savez pas ce que c'est que l'amour?

INA. — Non. Est-ce beau?

LUCIEN. — Ah oui, c'est beau! Quand on l'a il semblerait qu'un soleil d'or est entré en vous qui luit par vos yeux... qui vous réchauffe... qui vous pénètre... qui... Vous comprendrez plus tard. Mais, dites-moi, les femmes de votre pays ne connaissent donc pas l'amour?

INA. — Je ne sais pas. Apprenez-moi d'abord ce que c'est...?

LUCIEN. — Ce que c'est que l'amour...? Diable! c'est assez difficile à expliquer ces choses-là! L'amour?... c'est... Mon Dieu, vous savez, je ne peux pas vous enseigner ça tout d'un coup... Il y a tant de préliminaires... Tenez, par exemple, à l'oasis, vous vous rappelez? Je vous ai dit que vous seriez ma socur...

INA. — Oui.

LUCIEN. — Et je vous ai embrassée, comme ça... (*Il l'embrasse sur la joue.*)

INA. — Oui.

LUCIEN. — Eh bien, ce n'est pas ça l'amour. C'est tout le contraire.

INA. — Ah?

LUCIEN. — C'est ça. (*Il l'enlace et l'embrasse à pleine bouche. Ina, délicieusement troublée, reste figée sur place, les yeux mi-clos, Lucien murmure:*) Je suis peut-être allé trop loin pour la première leçon... Je vous demande pardon, mademoiselle Ina... J'ai été un peu brusque, n'est-ce pas? Ça surprend toujours... vous comprenez, la première leçon...

INA. — Je ne l'oublierai jamais. Si la

deuxième est aussi douce j'ai bien hâte de l'apprendre.

LUCIEN. — Hein?... Oh! mais c'est une bonne élève que j'ai là!

SCENE X

LES MEMES PLUS RAYMONDE

RAYMONDE, (*qui n'ose entrer*). — M. Lucien...?

LUCIEN. — Ah! c'est vous, Mlle Raymonde?

RAYMONDE. — Il est parti?

LUCIEN. — Qui ça?... Ah! Ben Abder?... Oui, oui, oui.

INA. — Mademoiselle, un grand danger vous menace. Méfiez-vous d'Aïcha.

RAYMONDE. — Aïcha?

INA. — Oui, vous savez, cette femme qui vous a parlé à l'oasis, et qui a ensuite, ordonné notre enlèvement à tous...?

RAYMONDE. — Je me rappelle maintenant, oui.

INA. — Eh bien, comme nous allions entrer ici, nous l'avons entendue; elle parlait au Cheik et proférait des menaces contre vous...

RAYMONDE. — Elle! mais pourquoi?

LUCIEN. — Elle aime Ben Abder et croit que vous la séparez de lui.

RAYMONDE. — Moi, grand Dieu! elle peut le garder pour elle seule, je n'ai pas envie de le lui disputer, allez. Et la preuve c'est que je pars.

INA et LUCIEN. — Vous partez?

RAYMONDE. — Oui. (*Les attirant à elle.*) Mais plus bas, on nous écoute peut-être. Mon père n'a rien à craindre ici, vous non plus d'ailleurs. J'ai eu tantôt un entretien avec Ben Abder. Il m'aime et il est probable que notre captivité sera longue si nous ne faisons pas en sorte de l'abrégier. Il a promis de me respecter mais j'ai peur de cet homme... Aussi je vais tenter l'évasion.

LUCIEN. — Vous!

RAYMONDE. — Moi. Si je réussis à m'éloigner de ce camp vous rassurerez mon père, monsieur Lucien, voulez-vous?...

LUCIEN. — Mais, malheureuse, vous allez vous perdre dans ce désert... C'est la mort inévitable...

RAYMONDE. — Je la préfère à l'esclavage. Ah! tu me comprends, toi, Ina, n'est-ce pas? car tu l'as éprouvé ce sentiment d'épouvante folle? toi aussi, tu as vu l'abîme s'entr'ouvrir sous tes pas...?

INA. — Oui, mademoiselle, et c'est vous qui m'avez sauvée. A mon tour maintenant.

RAYMONDE. — Que veux-tu dire ?

INA. — Que vous allez rester ici avec votre père et que j'irai, moi, chercher du secours.

LUCIEN, (*qui manque d'enthousiasme*). — Vous ! quelle idée !

RAYMONDE. — Non, Ina, je ne permettrai pas...

INA. — Oh si ! mademoiselle, laissez-moi vous prouver ma reconnaissance. Si le bonheur doit vous revenir un jour permettez-moi d'y être pour quelque chose. Le danger que vous courez ici n'est pas immédiat. Vous l'avez dit vous-même. Eh bien, laissez-moi partir à votre place. Vous, on vous reconnaîtrait toute suite. Tandis que moi, avec le voile des Touareg sur la figure, je réussirai peut-être à sortir du camp sans attirer les soupçons. Et mon absence ne sera même pas remarquée.

RAYMONDE. — Que pourrais-tu faire de plus que moi, ma pauvre petite, une fois perdue dans l'immensité des sables ?

INA. — Je connais le désert. La chaleur torride de ses jours et le froid de ses nuits auraient tôt fait de vous terrasser ; moi, j'y suis habituée. Je me rendrai à Timimoun où se trouve un poste de soldats français et je ne reviendrai qu'avec eux. Ce sera la délivrance pour vous, mademoiselle.

RAYMONDE. — Eh bien, soit, Ina, j'accepte ton dévouement. Embrasse-moi.

LUCIEN, (*à part*). — Ça y est ! elle part ! Pour la première élève que je forme je n'ai vraiment pas de chance...

RAYMONDE, (*remontant à la table suivie de Ina*). — Tiens, prends mon voile, mais si tu es reconnue ne fais pas de résistance. Je ne veux pas que tu exposes ta vie.

LUCIEN, (*à part*). — Et elle ne me consulte même pas avant d'entreprendre cette tâche... Ah ! les filles d'Eve, quelle énigme ! Il aura bien raison le philosophe qui dira : La femme est à l'amour ce que la syntaxe est à la grammaire. C'est indispensable mais si difficile à comprendre !...

RAYMONDE. — Au revoir et que Dieu te garde.

LUCIEN. — Au revoir, mademoiselle Ina.

INA. — Au revoir, monsieur mon professeur.

RAYMONDE. — Professeur... ?

INA. — Oh oui ! il m'enseigne de si jolies choses...

LUCIEN, (*à part*). — Diable !

INA, (*à Lucien*). — Je pars pour plusieurs jours et pour ne pas oublier ma première leçon, je voudrais...

LUCIEN, (*inquiet*). — Quoi ?

INA, (*relevant son voile et lui tendant ses lèvres*). — Que vous me donniez un peu d'amour... ?

LUCIEN, (*à part*). — Aie !...

RAYMONDE, (*dans un doux reproche*). — Ina !

INA. — C'est mal ?

RAYMONDE. — Non... ce n'est pas mal... mais enfin... je m'attendais si peu... (*A part*.) Ça par exemple !

LUCIEN, (*à part*). — Ce que je dois être ridicule...

INA. — Ah oui, c'est mal, je le comprends, puisque vous vous détournez de moi tous les deux...

RAYMONDE. — Mais non, mais non, Ina, rassure-toi. (*Railleuse*.) Allons, monsieur le professeur, vous avez entendu votre élève, exécutez-vous.

LUCIEN. — Que je m'exécute... ? Oui. (*A part*.) Je voudrais me voir à six pieds sous terre, moi !

RAYMONDE. — Eh bien ?

LUCIEN. — Oui, oui, oui, (*Il embrasse Ina. A part*.) C'est égal, ça manque de saveur quand il y a un tiers.

INA. — Merci. Et maintenant je pars. Non, mademoiselle, ne m'accompagnez pas. Seule il me sera plus facile de me glisser inaperçue...

RAYMONDE. — Tu as raison. Bonne chance.

INA. — Comptez sur moi, mademoiselle, votre délivrance ne se fera pas attendre. Espérez car Allah guidera mes pas et veillera sur moi pour l'amour de vous, ma bienfaitrice. A bientôt. (*Elle disparaît*.)

SCENE XI

RAYMONDE et LUCIEN

RAYMONDE. — Tous mes compliments, monsieur Lucien... Vous ne perdez pas votre temps...

LUCIEN. — Mais, mademoiselle...

RAYMONDE. — Ainsi, vous vous êtes découvert une vocation ? le secrétariat ne vous suffit plus, il vous faut le professorat. J'espère qu'à l'avenir vous aurez l'obligeance de m'inviter à vos cours... ?

LUCIEN, (*pour dire quelque chose*). — Quel cours ?

RAYMONDE. — Ceux que vous donnez à Ina... Vos leçons d'amour...

LUCIEN, (*toussottant*). — Hum!

RAYMONDE. — Ah! vous allez bien, vous! Ce n'est pas gentil, vous savez. Je n'ai pas recueilli cette jeune fille pour vous permettre d'abuser d'elle...

LUCIEN. — Oh! je vous jure que je n'ai pas abusé.

RAYMONDE. — Parce que j'ai surpris à temps votre petit manège.

LUCIEN. — Vous vous méprenez absolument sur mes intentions, mademoiselle Raymonde.

RAYMONDE. — Oui? Eh bien, qu'est-ce que c'est que cette façon d'agir avec Ina?

LUCIEN, (*bredouillant*). — C'est... c'est un coup de folie... Qu'est-ce que vous voulez? Ces parfums m'ont monté au cerveau... j'ai perdu la tête... Et puis on se sent si seul dans le désert... A force de piétiner les sables ardents, de me faire entrer le soleil dans la peau, je n'ai pu résister, je suis devenu chaud, moi aussi!

RAYMONDE. — Oh!

LUCIEN. — Je vous demande pardon... Mais aussi vous m'interrogez, je vous réponds...

RAYMONDE. — Et vous prétendiez avoir le cœur cuirassé...

LUCIEN. — Lorsque je vous ai dit ça on était en hiver. Il y avait de la neige dans les vitres, des glaçons suspendus aux toits... Le thermomètre marquait dix en bas de zéro...! Brr! J'avais froid au cœur. Mais ici... Enfin qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Ce n'est pas ma faute, j'ai subi l'ambiance.

RAYMONDE. — Ainsi vous êtes amoureux?

LUCIEN, (*soupirant*). — Je crois que oui.

RAYMONDE. — Tant pis pour vous, M. Lucien, je vous croyais plus fort.

LUCIEN. — Si vous vous imaginez qu'on peut conduire son cœur comme on veut... Vous vous ferez prendre, vous aussi; vous aurez bien votre tour, allez.

RAYMONDE. — Moi? Et qui voulez-vous donc que j'aime?

MYRIEM, (*paraissant de gauche*). — Le maître!

RAYMONDE, (*dans un cri*). — Lui! Ah non! jamais! Je ne veux pas! Défendez-moi, M. Lucien, défendez-moi!

LUCIEN. — Voyons, mademoiselle, qu'avez-vous?

SCENE XII

PLUS BEN ABDER

BEN ABDER, (*sans avancer*). — Et contre qui voulez-vous que M. Monplaisir vous défende, mademoiselle? Qui donc vous menace ici?

RAYMONDE. — Vous!

BEN ABDER, (*souriant*). — Moi?

LUCIEN, (*bas à Raymonde*). — Dites donc, mademoiselle, le prince, c'est votre professeur à vous?

RAYMONDE. — Vous dites?

LUCIEN. — Que je ne suis pas curieux. J'aime mieux m'en aller.

RAYMONDE, (*lui saisissant le bras*). — Ne me quittez pas...?

BEN ABDER. — Vous pouvez rester, monsieur Monplaisir.

LUCIEN. — Est-ce que c'est bien nécessaire?

BEN ABDER. — Mlle Raymonde est quelque peu nerveuse et puisque votre présence la rassure... (*A Raymonde*.) Vous savez parfaitement bien pourtant que vous n'avez rien à craindre de moi. Je crois vous l'avoir affirmé tout à l'heure. Ne vous tourmentez donc pas inutilement. Vous êtes ici chez vous, aussi en sûreté que chez monsieur votre père. Myriem a dû vous dire que ces quartiers vous étaient exclusivement réservés. Personne n'y viendra sans votre autorisation. Mes ordres sont donnés en conséquence et nul n'osera les enfreindre. Moi-même je ne pénétre dans votre tente qu'après m'être fait annoncer.

LUCIEN, (*à part*). — Oh! ça me fait l'effet du calme qui précède la tempête!.. Si je pouvais... (*Il remonte à reculons en sifflant nonchalamment*.)

RAYMONDE, (*se retournant*). — M. Lucien!

LUCIEN, (*s'arrêtant*). — Oui, oui, oui, je suis là, mademoiselle Raymonde; je me promène... en sifflant. Je siffle toujours quand je me promène, moi! (*A part, voyant que Raymonde ne l'observe plus*.) Oh! tant pis, je me glisse... (*Il s'esquive vivement, droite*.)

SCENE XIII

BEN ABDER et RAYMONDE

RAYMONDE, (*ironique*). — J'espère, monsieur, que vous ne vous êtes pas dérangé pour venir me tenir compagnie?

BEN ABDER, (*s'asseyant*). — Le plaisir en vaudrait la peine.

RAYMONDE. — Vous n'allez pas recommencer, devant témoin, la scène ridicule de tantôt?

BEN ABDER. — Comme vous voudriez être brave!..

RAYMONDE. — Mais, monsieur...

BEN ABDER. — Regardez; votre défenseur est un garçon intelligent, il est parti. RAYMONDE, (*se levant*). — Monsieur Lucien!

BEN ABDER. — Nous sommes seuls.

RAYMONDE. — Lui aussi! Mais tout le monde m'abandonne alors... (*Elle s'écroule en pleurant, sur le divan, droite.*)

BEN ABDER, (*se lève, vient derrière elle, veut la relever mais n'ose pas la toucher*). — Ne pleurez pas. Vos larmes me broient le cœur...

RAYMONDE, (*bondissant*). — Ah non! Pas ça, pas ça! Ne prenez pas cette voix... La douceur sied mal au fauve. Rugissez et montrez vos griffes plutôt.

BEN ABDER, (*froidement*). — Le voulez-vous vraiment? (*Raymonde recule. Changeant de ton.*) Rassurez-vous, je n'ai rien du fauve que vous vous plaisez à évoquer. L'Arabe, est, comme vous, un être humain fait pour aimer et pour souffrir. Pardonnez-moi donc de vous avoir fait pleurer comme je vous pardonne vos injures.

RAYMONDE. — Vous me pardonnez? C'est vraiment trop de générosité, prince... Vous m'avez faite prisonnière, jetée dans une tente, au milieu d'un camp d'étrangers, de gens dont je ne comprends même pas le langage, mais vous me pardonnez!... Je suis à la merci de vos insultes, de vos persécutions, vous vous pourléchez de plaisir à la vue de votre proie, mais vous me pardonnez! Quand donc pousserez-vous la grandeur d'âme jusqu'à me débarrasser de votre odieuse présence? Quand donc me laisserez-vous en paix?

BEN ABDER. — Quand vous cesserez de lutter contre votre propre cœur, quand vous vous soumettrez à l'appel de l'amour et que vous viendrez à moi de vous-même.

RAYMONDE. — Comment! après ce que je vous ai dit, vous osez croire...

BEN ABDER. — J'en suis tellement certain que je viens de risquer ma liberté, ma vie même, dans cet enjeu de votre personne.

RAYMONDE. — Que voulez-vous dire?

BEN ABDER. — Que vous avez envoyé

vos troupes françaises à Timimoun.

RAYMONDE. — Quoi! Vous savez?

BEN ABDER. — Croyez-vous donc que l'on puisse sortir de ce camp sans que j'en sois instruit?

RAYMONDE. — Alors, Ina...?

BEN ABDER. — Elle est en route. C'est ce que je venais vous dire. Deux de mes hommes vont la suivre de loin et verront à ce qu'elle ne manque de rien. Ils veilleront sur elle sans qu'elle s'en doute. Dans quelques jours l'enfant atteindra Timimoun et reviendra avec vos libérateurs.

RAYMONDE. — Vous avez fait cela?

BEN ABDER. — Je l'ai fait.

RAYMONDE. — Mais pourquoi?... Je ne comprends plus... Pourquoi?

BEN ABDER. — Pour vous permettre de voir clair en vous-même. Dès que les soldats seront en vue du camp je viendrai vous prévenir. Aucune résistance ne sera tentée par mes hommes. Si le sang doit couler ce sera le mien. J'assumerai toute la responsabilité de votre enlèvement. On m'arrêtera sous vos yeux.

RAYMONDE. — Ah! si vous pouviez dire vrai!

BEN ABDER. — Nous verrons alors si vous assisterez froidement à mon arrestation.

RAYMONDE, (*sauvagement*). — J'y applaudirai.

BEN ABDER, (*impassible*). — Je ne vous crois pas.

RAYMONDE. — Oh! puisse-t-il venir bientôt ce jour béni qui m'apportera la délivrance et la paix.

BEN ABDER. — Il vous fera comprendre que la paix n'est pas dans la révolte mais dans l'obéissance à l'amour.

RAYMONDE, (*dans un grand éclat de rire nerveux*). — L'amour! ah! ah! ah! L'amour! C'est-à-dire le triomphe de la bestialité? N'y comptez pas, j'en suis immunisée. Contre vous, du moins, car, je vous le répète, je vous hais!

BEN ABDER. — Et moi je vous dis que vous m'aimez.

RAYMONDE, (*marchant sur lui et scandant ses mots*). — Je vous hais! (*Rapide et brutal Ben Abder la prend dans ses bras et l'embrasse ardemment.*)

BEN ABDER. — Et maintenant osez donc le répéter ce mot que vous ne connaissez pas, ce mot que je viens d'écraser sur vos lèvres

menteuses. Osez donc dire que vous ne m'aimez pas...

RAYMONDE, *(toujours maintenue, relève la tête, veut lui jeter une dernière bravade à la face mais, quand il desserre son étreinte, elle s'affale à ses pieds, sanglotante,*

vaincue). — Je vous... je ... Ah! laissez-moi! Laissez-moi! Par pitié, laissez-moi!

RIDEAU

Fin du Troisième Acte

ENTRE DEUX CIVILISATIONS

ACTE QUATRIEME

(Même décor) — Huit jours après

SCENE I

AHMED, MYRIEM et RAYMONDE

AHMED. — Alors mademoiselle est prête?
RAYMONDE. — Oui.

AHMED. — Je vais en informer le maître.
La fête va commencer bientôt. (*Il disparaît gauche.*)

RAYMONDE. — La fête!... Qui sait comment cela finira?

MYRIEM. — Et les bijoux du maître, mademoiselle ne les met pas...?

RAYMONDE. — Si tu veux. (*Avec angosse.*) Huit jours! Voilà huit jours qu'Ina est partie...

MYRIEM, (*descendue avec le coffret et s'agenouillant devant elle*). — Tenez, mademoiselle, voyez comme ils sont beaux... Si mademoiselle veut choisir...?

RAYMONDE, (*sans regarder*). — Non, ceux que tu voudras. (*Myriem s'exécute. Un temps. Finissant sa pensée, comme si elle espérait presque ce qu'elle dit.*) Elle n'a peut-être pas atteint Timimoun...

SCENE II

PLUS LUCIEN

LUCIEN, (*se passant la tête dans la tente et faisant mine de frapper à une porte*). — Toc! Toc! Toc! On peut entrer?

RAYMONDE, (*tirée de ses pensées*). — Oui, vous pouvez venir, monsieur Lucien. (*Lucien entre.*) C'est assez, Myriem. Je n'ai plus besoin de toi, va. (*Myriem se relève et se retire.*)

LUCIEN, (*gaiment*). — Oh! oh! vous vous êtes mis sur votre trente-six, comme on dit chez nous!

RAYMONDE, (*avec un geste de mélancolie*). — Bah!

LUCIEN. — En voilà une réponse: Bah!... Comment ce n'est pas encore passé cette mélancolie? Depuis deux ou trois jours on dirait que vous suivez votre propre enterrement...! Remontez-vous! Nous sommes très bien ici...

RAYMONDE. — Vous vous y plaisez, vous?

LUCIEN. — Pourquoi pas? On mange bien, on dort bien, on prend des bains de so-

leil, le Cheik est charmant pour nous tous... Tenez, aujourd'hui, pour nous distraire, il nous donne une petite fête... Eh bien, c'est un geste très gentil de sa part. Nous allons voir danser des mouquères aux formes platureuses... Oh! pardon!... Mais enfin, voyons, qu'est-ce qui vous manque? La rue Ste-Catherine? Les vues animées? Le théâtre? Les magasins de modes?

RAYMONDE. — Oh!

LUCIEN. — Non? Eh bien, alors? (*Raymonde, sans répondre, se met à pleurer.*) Oh! voyons, mademoiselle Raymonde, vous n'êtes pas raisonnable... Vous, si gaie, si courageuse...

RAYMONDE. — C'est plus fort que moi, je vous demande pardon.

LUCIEN. — Faut pas se laisser aller. Je comprends que ce n'est guère amusant ici, mais enfin, aujourd'hui, au moins, nous aurons des distractions. Le prince a organisé cette petite fête spécialement pour vous. Vous n'allez pas y paraître les yeux rouges?... Et puis, vous me forcez à vous le dire, votre mélancolie est en train de me gagner.

RAYMONDE. — Vous?

LUCIEN. — Oui, moi. Quand je vous vois triste ainsi, je pense à cette pauvre petite Ina partie si courageusement il y a huit jours... Ce n'est pas que je redoute un malheur... Quelque chose me dit qu'elle reviendra... Nous la reverrons, j'en suis sûr; mais en attendant son retour je suis menacé de neurasthénie... Ah! si tous les professeurs s'ennuient de leurs élèves comme moi d'Ina, je les plains!... Pourvu qu'elle arrive avant notre départ...

RAYMONDE. — Notre départ?

LUCIEN. — Qui ne tardera pas puisque Ben Abder a promis à votre père, ce matin, que dans trois jours nous partirions pour la fameuse expédition scientifique.

RAYMONDE, (*vivement*). — Ah?

LUCIEN. — Mais oui. Comment, monsieur Doré ne vous l'a pas dit?

RAYMONDE. — Non. N'en soyez pas étonné; il me parle à peine. Il est tout à son projet. Vous le savez, il passe ses journées à fouiller dans de vieux bouquins. Il a l'air si

préoccupé que je n'ose le distraire... Jamais nous n'avons été aussi étrangers l'un à l'autre. Oh! je ne lui en veux pas. Pauvre père! il ne se rend pas compte de ma solitude... Est-ce qu'il ne viendra pas?

LUCIEN. — Pour la "représentation?" Mais oui, il m'a envoyé vous tenir compagnie. Il va nous rejoindre. Seulement, ça n'a pas l'air de l'enthousiasmer, lui, cette fête-là. Il bougonne plus que jamais.

MYRIEM. — Le maître.

SCENE III

PLUS BEN ABDER et AHMED

(*Ahmed paraît derrière Ben Abder et reste près de l'entrée, sans bouger, les bras croisés.*)

BEN ABDER, (*saluant Raymonde*). — Mademoiselle... Restez assise, je vous en prie. (*Raymonde se rassied.*) Vous allez bien, monsieur Monplaisir?

LUCIEN. — Très bien, merci, Excellence.

BEN ABDER. — Et vous n'êtes pas fâché, je suppose, d'avoir enfin quelques distractions...?

LUCIEN. — Dame! Excellence, vous admettez que ce n'est guère folichon ici...

BEN ABDER, (*avec intention*). — Patience, s'il vous faut des émotions vous en aurez peut-être avant longtemps. (*Remarquant le mouvement de Raymonde.*) Qu'avez-vous, mademoiselle? Vous êtes souffrante?

RAYMONDE. — Non.

BEN ABDER. — J'en suis heureux. (*A Lucien.*) Voulez-vous prévenir monsieur Doré que nous l'attendons pour commencer. (*Lucien obéit.*) Je vois que vous avez daigné vous parer enfin de ces quelques bijoux qui donnent un éclat nouveau à votre beauté. Je vous en remercie. (*Il lui baise la main. Raymonde, interdite, n'ose la retirer.*)

SCENE IV

PLUS DORE

DORE, (*entrant suivi de Lucien*). — La fête! la fête! Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse? Ce n'est plus de mon âge.

BEN ABDER. — Bonjour, monsieur Doré.

DORE, (*sèchement*). — Bonjour. Ecoutez, prince, encore une fois, je proteste contre cette perte de temps. Je ne suis pas venu au désert pour assister à vos fêtes, que diable! Depuis huit jours que je vous attends nous en sommes encore au même point.

BEN ABDER. — Ne vous impatientez pas mon cher professeur, d'ici trois jours au plus, je vous l'ai dit, nos préparatifs seront terminés. Et puis, il ne faut pas être égoïstes, voyons. Mademoiselle votre fille a droit à quelque considération de notre part. J'ai organisé cette petite fête pour la distraire car j'ai remarqué que depuis quelques jours elle s'abandonne à la tristesse.

DORE. — Raison de plus pour hâter notre départ.

BEN ABDER. — La fête va commencer. (*Il remonte à Ahmed qui disparaît aussitôt. Lucien va retrouver Ben Abder*)

DORE, (*allant à Raymonde*). — Tu es toute triste, ma pauvre petite. Tu t'ennuies, hein? Ne nie pas, tu t'ennuies. Tu es toujours seule, je comprends ça. Mais ta petite compagne va revenir un jour ou l'autre...

RAYMONDE, (*saisie*). — Ina?

DORE. — Oui, Ben Abder m'a expliqué qu'il l'avait envoyée à Timimoun parce que, étant mineure et n'appartenant pas à sa tribu, il fallait satisfaire à quelques formalités avant qu'elle put demeurer avec nous dans le camp des Touareg. Je serais bien en peine de te dire au juste de quoi il s'agit. Encore des chinoiseries probablement. Des chinoiseries en plein désert marocain c'est un peu fort tout de même! Quoi qu'il en soit le prince m'a assuré qu'il ne fallait à Ina guère plus de huit jours pour aller à Timimoun et en revenir.

RAYMONDE. — Ah! Il vous l'a dit?

DORE. — Demande-le lui toi-même.

RAYMONDE, (*vivement*). — Non.

DORE. — Enfant, va. (*Se retournant vers Ben Abder qui cause avec Lucien.*) N'est-ce pas, Excellence, qu'Ina sera bientôt ici?

BEN ABDER, (*lentement*). — Nous l'attendons d'une heure à l'autre.

DORE. — Hein, tu vois? Tu n'en as plus pour longtemps à être seule. D'ailleurs, nous partons dans trois jours. Ah! moi aussi, va, il me tarde d'en avoir fini avec cette expédition. Je dessèche positivement au désert. Tu vois, nous avons tous nos petites contrariétés... Sachons les accepter en personnes raisonnables. Et puis, quoi, c'est fête aujourd'hui! Mon ami Ben Abder a pensé à toi... C'est délicat de sa part, tu sais. Il est gentil, hein?... Qu'as-tu?

RAYMONDE, (*retenant ses larmes*). —

Rien, mon père. (*Ahmed revient.*)

BEN ABDER, (*descendant s'asseoir*). —

Si vous voulez vous asseoir, messieurs, nous allons commencer.

DORE. — Tiens, je vais m'asseoir à tes côtés. Imagine-toi que nous occupons une loge dans un théâtre de Montréal, comme au bon vieux temps... *(Ben Abder fait signe à Ahmed qui soulève les tentures. La fête commence. Ad libitum. Almées dans des danses caractéristiques, chanteurs, etc...)*

SCENE V

RAYMONDE, *(se dressant soudain, incapable de se maîtriser plus longtemps)*. — Ah! je n'en peux plus! Assez, par grâce, par pitié, assez!

(Emoi. Sur un signe de Ben Abder les Arabes se retirent.)

DORE. — Raymonde! Qu'as-tu?... Voyons, ma fille, je t'en prie, parle-moi...

RAYMONDE. — Ah! père, je suis si malheureuse!

DORE. — Malheureuse, toi! Mais je ne veux pas que tu le sois, mon enfant... Vous entendez, Excellence, cela ne peut durer. Il faut partir au plus tôt.

BEN ABDER, *(avec intention)*. — Bien... Nous partirons dès que la jeune Ina sera de retour. *(Il remonte au fond et écoute, impossible.)*

LUCIEN, *(à part)*. — Ce qu'elle va en faire des heureux celle-là quand elle va revenir!...

DORE. — Allons, tu es plus calme, hein? Veux-tu que la fête continue?

RAYMONDE. — Ah! non, non, non! j'étouffe ici, j'ai besoin de prendre l'air.

DORE. — Eh bien, allons ensemble faire le tour du camp... Il n'y a rien comme un peu d'exercice pour calmer les nerfs. Ça te va?

RAYMONDE. — Oui.

DORE. — Bon, c'est entendu. Je passe dans ma tente mettre une coiffure et je suis à toi dans cinq minutes. Viens-tu Lucien?

LUCIEN. — Ah oui! par exemple. Je ne serai pas fâché de prendre l'air moi aussi.

DORE. — Attends-nous, fillette, ce ne sera pas long. *(A Lucien, désespérément.)* Que d'aventures, mon Dieu, que d'aventures! *(Il disparaît suivi de Lucien.)*

SCENE VI

RAYMONDE et BEN ABDER

BEN ABDER, *(venant derrière elle)*. — Quand le cœur s'obstine à ne pas ouvrir au

bonheur qui frappe il a tôt fait de s'anémier...

RAYMONDE. — Que voulez-vous dire?

BEN ABDER. — Ce que je dis. Vous avez bien changé. La morgue des premiers jours a fait place à la tristesse. C'était fatal. Je vous plains.

RAYMONDE. — Je ne suis pas à plaindre.

BEN ABDER. — Si. Et plus que vous ne croyez vous-même. Vous êtes à l'agonie depuis deux jours. C'est que vous redoutez l'arrivée de votre messagère...

RAYMONDE, *(sans voir)*. — Quelle messagère?

BEN ABDER. — Ina. Et vous priez tout bas pour qu'elle n'ait pas réussi dans sa mission...

RAYMONDE. — Que vous importent mes prières puisqu'elles ne s'adressent pas au même Dieu que le vôtre...?

BEN ABDER. — Il me suffit qu'elles partent de l'âme. Chaque prière est entendue là-haut car tout être humain porte en lui le germe de Dieu. Priez Allah, Jésus ou Bouddha, c'est toujours Dieu que vous invoquez. Le nom n'est rien. L'Être Suprême est tout. Vous voyez, tout "sauvage" que je sois mes principes sont moins étroits que les vôtres... Vous vous accrochez maintenant aux préjugés religieux pour combattre votre cœur. Je m'attendais à cette lutte car chaque religion a ses fanatiques. Mais chez les êtres, comme nous, prédestinés pour l'amour, la foi n'impose pas de limites à la vie, l'âme ne cherche pas le suicide par la douleur; elle se libère plutôt, se divinise par la soumission aux lois de la nature puisque ces lois sont voulues par le Grand Maître... Si vous êtes croyante que n'obéissez-vous aux ordres d'en haut?

RAYMONDE. — Si vous m'aimez vraiment pourquoi me torturer ainsi? J'ai beau vous regarder avec les yeux de mon âme je ne vois en vous qu'un bourreau.

BEN ABDER. — Parce que vous regardez mal. Vous regardez avec votre orgueil insensé de femme blanche qui se refuse à subir un maître. Vous êtes votre propre bourreau.

RAYMONDE. — Peut-être.

BEN ABDER, *(dans une explosion de joie)*. — Vous l'avouez!

RAYMONDE, *(vivement)*. — Mais sachez-le bien, quoi qu'il en soit, je ne me ravalerais jamais au rang d'esclave comme font les femmes de votre pays. Vous l'avez dit.

tantôt, je suis une blanche, moi, et les femmes de ma race choisissent un égal mais ne prennent pas un maître.

BEN ABDER. — Alors vous attendez impatiemment vos libérateurs? (*Un temps.*)

RAYMONDE. — Vous m'avez trompée! Vous n'avez pas permis à Ina de se rendre à Timimoun. Vous l'avez séquestrée, comme moi, dans un coin perdu, pour que la pauvre petite n'aille pas chercher du secours. Vous m'avez menti! Vous vouliez me faire croire à votre grandeur d'âme, à votre dédain de la mort, quand vous n'étiez qu'un lâche!

SCENE VII

PLUS AHMED

AHMED, (*entrant, effaré*). — Maître! Nos hommes viennent de signaler les troupes. Dans une demi-heure les soldats français seront ici.

RAYMONDE, (*dans un cri étouffé*). — Dieu!

BEN ABDER. — Peut-être croirez-vous à ma parole maintenant...?

AHMED. — Le camp a flairé le danger qui vous menace et les esprits s'échauffent. Qu'ordonne le maître?

BEN ABDER. — Je vais donner mes ordres moi-même. Viens, Ahmed.

RAYMONDE. — Qu'allez-vous faire?

BEN ABDER. — Vous le saurez tout à l'heure si vous voulez bien attendre mon retour. (*Il disparaît suivi de Ahmed.*)

RAYMONDE, (*répétant la phrase de Ahmed*). — "Dans une demi-heure les soldats français seront ici..."

SCENE VIII

PLUS DORE et LUCIEN

DORE. — Nous voici prêts pour la promenade, Raymonde.

LUCIEN. — Vous feriez bien de vous coiffer, vous aussi.

DORE. — Ca c'est indispensable. Je ne souffrirai pas que tu sortes nu-tête... Avec ce coquin de soleil...

RAYMONDE. — Prenez les devants tous les deux, j'irai vous rejoindre tantôt.

DORE. — Comment, je laisse mon travail pour te faire plaisir et tu ne viens plus?

RAYMONDE. — Non, père, pas maintenant.

DORE. — Mais il n'y a pas cinq minutes, tu étouffais ici, tu voulais prendre l'air...?

RAYMONDE. — Ah! je vous en prie, laissez-moi, j'ai besoin d'être seule.

LUCIEN, (*bas*). — Laissons-la, monsieur Doré, ça vaut mieux.

DORE, (*désespéré*). — Y comprends-tu quelque chose, toi? Elle a encore changé d'idée! Elle passe sa vie à ça...

LUCIEN. — C'est probablement qu'elle en a trop...

DORE. — Enfin! (*A Raymonde.*) Nous allons tranquillement faire le tour du camp. Tu nous rejoindras au moins?

RAYMONDE. — Oui. Je ne sais pas. Mais, je vous en prie, laissez-moi...!

DORE, (*soupirant*). — C'est bon Raymonde, c'est bon, nous partons. Viens, Lucien. (*Bas.*) Dire qu'on cherche encore le mouvement perpétuel!... Mais le voilà le mouvement perpétuel... Son plus beau spécimen c'est un cerveau de femme!

LUCIEN, (*en sortant*). — Peut-être, monsieur Doré, mais consolons-nous. C'est toujours l'homme qui le met en action... (*Il disparaît. Un temps. Puis Aïcha se glisse dans la tente et referme vivement les tentures en s'assurant que personne ne l'a vue entrer.*)

SCENE IX

RAYMONDE et AICHA

(*Aïcha vient à Raymonde qu'elle toise sans dire un mot.*)

RAYMONDE. — Que voulez-vous, madame? De quel droit êtes-vous ici?

AICHA. — De quel droit êtes-vous ici, vous-même? Qu'êtes-vous venu faire au milieu de cette tribu que vous méprisez?

RAYMONDE. — Vous osez me le demander! Ce n'est pas de mon gré que j'y suis, et vous le savez mieux que personne puisque c'est vous qui avez procédé à mon enlèvement.

AICHA. — Enlèvement qui répondait singulièrement à vos désirs.

RAYMONDE. — Vous dites?

AICHA. — Que votre voyage au désert n'était qu'une forme de cette coquetterie que vous pratiquez si bien, vous autres, les blanches. Vous avez feint de fuir notre Cheik mais en ayant bien soin de venir vous réfugier au seul endroit où il pourrait vous rejoindre. Vous aviez tout prévu, jusqu'à vos larmes et vos résistances. C'est la vérité. Je ne suis pas dupe de votre comédie et vos airs de fausse ingénue ne m'en imposent pas à moi. L'hypocrisie, vous l'avez poussée jus-

qu'à l'art. Mais il fallait une femme, une femme amoureuse, pour vous démasquer. J'ai bien vite compris que nous étions rivales.

RAYMONDE. — Rivaless ?

AÏCHA. — Plus que cela : ennemies. Ennemies non seulement par nos races, nos croyances et nos mœurs mais aussi, et surtout, par l'amour.

RAYMONDE. — Quoi ! vous croyez...

AÏCHA. — Que vous êtes entre Ben Abder et moi, oui. J'en suis sûre. Lui-même me l'a dit. Mais, je vous prévien, plutôt que de vous le céder...

RAYMONDE. — C'en est assez ! Vos confidences ne m'intéressent pas et je n'écouterai pas plus longtemps vos insultes.

AÏCHA, *(la menaçant d'un poignard)*. — N'appellez pas ou voilà qui vous répondra...

RAYMONDE. — Finissons-en. Où voulez-vous en venir ?

AÏCHA. — A ceci. Il faut que vous disparaissiez de ce camp. Je viens vous offrir un moyen de recouvrer votre liberté.

RAYMONDE. — Et si je refuse ?

AÏCHA. — Tant pis pour vous.

RAYMONDE. — C'est-à-dire que vous m'assassinerez ?

AÏCHA. — Pas de mots inutiles. Faisons vite. Je puis, dès ce soir, préparer votre fuite et vous faire conduire à Timimoun où vous serez en sûreté sous la protection des troupes françaises.

RAYMONDE, *(à part)*. — Les soldats ! Ina !...

AÏCHA. — Votre réponse ?

RAYMONDE. — Je refuse. Je ne veux rien sans devoir à vous qui savez si bien tendre des pièges.

AÏCHA. — C'est bien décidé ?

RAYMONDE. — Irrévocablement.

AÏCHA, *(lui montrant son poignard)*. — Pour la dernière fois, regardez.

RAYMONDE. — Eh bien, frappez donc ! Ce sera la vraie délivrance.

AÏCHA. — Ah ! vous venez d'avoir le cri de la bête aux abois. La délivrance ! C'est-à-dire la délivrance de votre amour que vous entretenez et maudissez tout à la fois ? Car, avouez-le donc, vous aimez Ben Abder ?

RAYMONDE. — Si cela était ?

AÏCHA. — Prenez garde ! Ne bravez pas plus longtemps ma jalousie car mon poignard aurait tôt fait de vous entrer dans le cœur...

RAYMONDE. — Même alors je serais encore plus forte que vous car c'est moi qu'il aime, entendez-vous, c'est moi seule.

AÏCHA. — Parce que tu es venue me le voler, fille de chiens ! Mais s'il t'aime vraiment qu'il te pleure ! *(Elle lève le bras mais Ahmed qui vient de paraître l'arrête à temps.)*

SCENE X

Les MEMES plus AHMED puis
BEN ABDER

AHMED. — Aïcha, nos hôtes sont sacrés, C'est l'ordre du maître.

AÏCHA. — Laisse-moi, laisse-moi, il faut que je la tue ! *(Ahmed la fait violemment passer, elle échappe son poignard.)*

BEN ABDER. — Aïcha !

AÏCHA. — Ah ! te voilà, Ben Abder. Tu voudrais rugir comme un lion mais tu n'épouvantes personne car tu n'es qu'un lâche, un jouet de femme !

BEN ABDER. — Ahmed, emmène-la.

AÏCHA, *(au paroxysme de la rage)*. — Al-lons donc ! Garde tes valets pour veiller sur elle, roule-toi dans sa poussière, esclave, pendant que je vais crier à tous que le Cheik est un lâche, un traître à sa tribu, que Ben Abder renie les femmes de son peuple pour une étrangère, une blanche, une fille de pour-ceaux ! *(Elle se précipite hors de la tente suivie de Ahmed.)*

SCENE XI

RAYMONDE et BEN ABDER

BEN ABDER. — Je remercie le ciel d'être arrivé à temps. Dans le désarroi causé par l'arrivée des troupes cette jeune fille a trompé la surveillance de mes hommes et a pu se glisser jusque dans votre tente. Je vous demande pardon de cette scène.

RAYMONDE. — Mais que m'importe tout cela... C'est de vous qu'il s'agit. Pourquoi ne fuyez-vous pas ?

BEN ABDER. — Fuir ?

RAYMONDE. — Les soldats vont arriver...

BEN ABDER. — Dans dix minutes, ils seront ici. J'étais venu vous en prévenir ainsi que je vous l'avais promis il y a huit jours.

RAYMONDE. — Et qu'allez-vous faire ?

BEN ABDER. — Sacrifier à vos pieds ma vie désormais inutile et trop pénible à traîner.

RAYMONDE. — Vous allez vous tuer !

BEN ABDER. — C'est ma seule ressource puisque vous ne pouvez réussir à faire violence à vos préjugés et à votre orgueil.

RAYMONDE. — Vous allez vous tuer !...

BEN ABDER. — S'il ne s'était agi, chez moi, que d'un caprice je vous aurais déjà possédée... Mais ce n'est pas seulement votre corps que je désire, c'est tout votre amour fervent, votre âme palpitante qui s'ignore elle-même... J'ai engagé la lutte. Je l'ai perdue. Je dois maintenant subir le sort des vaincus. Il faut que cela soit; c'est justice. Il n'y a pas à reculer.

RAYMONDE. — Vous pouvez encore fuir...

BEN ABDER. — Non. Je ne dois pas donner à mon peuple l'exemple de la lâcheté. J'ai ma fierté comme vous avez la vôtre. Je ne permettrai pas non plus aux soldats de me faire prisonnier et de m'infliger, peut-être, dans quelques jours, la honte d'une exécution. Je préfère partir toute suite, dignement, le sourire aux lèvres, dans la lumière de vos yeux.

RAYMONDE. — Mais ce serait charger ma vie d'un éternel remords... Et vous dites m'aimer!

SCENE XII

PLUS AHMED

AHMED, (*accourant de gauche*). — Maître, le camp est déjà cerné. Aïcha, folle de rage, s'est élancée au-devant des soldats en jurant de vous livrer elle-même.

BEN ABDER. — Merci, Ahmed. Tu as toujours été un serviteur fidèle, un ami loyal et sincère... Ta main. (*Il a sorti un petit revolver de sa ceinture et le donne à Ahmed pendant le serrement de mains.*)

AHMED. — O maître!

BEN ABDER. — Pas d'attendrissement, mon brave. J'attends autre chose de toi.

AHMED, (*épouvanté, en regardant le revolver resté dans sa main*). — Quoi donc?

BEN ABDER. — La preuve de ton amitié.

AHMED. — Quoi! vous voulez...?

BEN ABDER. — Que tu me sauves de la honte en ne permettant pas aux soldats de me prendre vivant.

AHMED, (*reculant*). — Maître!

RAYMONDE, (*se jetant entre eux*). — Ah! Vous ne ferez pas ça! Je saurai bien vous en empêcher!

BEN ABDER. — Je vous en prie, mademoiselle; nous n'avons pas de temps à perdre.

RAYMONDE, (*s'accrochant à lui*). — Non, non, je vous ferai plutôt un bouclier de mon corps. Tenez, votre serviteur lui-même

recule d'épouvante devant ce que vous lui demandez. Je vous en conjure, renoncez à cette monstruosité. Vous dites m'aimer, alors ayez pitié de moi. Vous savez bien que mes yeux n'oublieraient jamais un tel spectacle... Ne condamnez pas ma vie à ce cauchemar horrible... Ne me rendez pas responsable de votre mort...

BEN ABDER. — Mademoiselle Doré, en toute autre circonstance vos prières seraient des ordres pour moi mais je ne suis pas maître de ma destinée. Je n'ai pas le droit de me livrer en spectacle à mon peuple. Retournez en paix parmi les vôtres et oubliez le malheureux qui, croyant vous conquérir, n'a su que troubler en vain la sérénité de votre jeunesse.

RAYMONDE. — Ah! mais vous me rendez folle!... Tenez, je suis à vos pieds, accordez-moi la grâce de votre existence.

BEN ABDER. — Je n'existerais pas sans vous. Mon cœur ne serait plus qu'un cadavre. Je me refuse à le traîner au long des jours.

RAYMONDE. — Mais vous êtes jeune, riche, puissant. Vous en aimerez une autre...

BEN ABDER, (*la relevant et l'enlaçant*). — Une autre!... Mais croyez-vous que cela me serait possible maintenant que j'ai vu le ciel de vos yeux, que j'ai tenu dans mes bras votre corps frissonnant et près de s'abandonner à mes caresses? Une autre!... Vous l'avez dit: je suis un sauvage, moi, plus que cela, un fauve. J'aime à la façon des fauves: pleinement, avec fureur, avec tout mon sang qui vous désire et me brûle les veines! Je voudrais enfoncer mes dents dans votre chair pour me rassasier de vous et vous entendre crier de bonheur comme une lionne sous les morsures du mâle!

RAYMONDE, (*se débattant, gagnée par l'épouvante*). — Laissez-moi! Laissez-moi! Vous êtes un monstre!

BEN ABDER. — Oui, un monstre que votre résistance affole et qui ne veut pas attendre vos chasseurs pour être abattu.

SCENE XIII

PLUS INA

RAYMONDE, (*voyant entrer Ina*). — Ina!

INA. — Maîtresse! J'ai réussi, les voilà.

BEN ABDER. — Allons, vite, Ahmed, à l'oeuvre!

RAYMONDE. — Non, Ahmed, non, ne verse pas le sang de ton maître! (*A Ina.*)

Ina, ne les laisse pas entrer, renvoie ces hommes, renvoie-les !

INA — Maîtresse !

RAYMONDE. — Mais tu ne comprends donc pas qu'il veut mourir, là, sous mes yeux !

BEN ABDER. — Les voici, Ahmed, délivre-moi ; vise au cœur.

RAYMONDE, (*s'affaissant dans un cri*). — Ah !

AHMED. — Pardon, maître, je ne peux pas, je ne peux pas.

BEN ABDER. — Lâche ! tu veux donc que l'on m'emmène comme un esclave ?

SCENE XIV

Plus AICHA, LE LIEUTENANT CHANU, quelques SOLDATS FRANCAIS puis DORE et LUCIEN

AICHA. — Tenez, le voilà le Cheik, le traître, le ravisseur de femmes !

LIEUTENANT CHANU. — Ben Abder, vous êtes mon prisonnier. Il y a à peine quinze jours que vous avez succédé à votre père comme Cheik de cette tribu et déjà vous pratiquez l'enlèvement des étrangers... Ah ! vous allez bien, mon gaillard. Votre affaire est bonne.

BEN ABDER, (*tristement*). — Ahmed, pourquoi ne m'as-tu pas obéi ?

DORE, (*arrivant suivi de Lucien*). — Eh bien, quoi ? qu'est-ce qui se passe ?

LIEUTENANT CHANU. — Il se passe que nous sommes arrivés à temps et que votre ravisseur est prisonnier à son tour.

DORE. — Prisonnier, lui ?

RAYMONDE, (*revenant à elle*). — Qu'y a-t-il ?

INA. — Maîtresse...

RAYMONDE, (*la reconnaissant*) Ina ?... Et lui ? lui ?

LIEUTENANT CHANU. — Rassurez-

vous, mademoiselle, vous n'avez plus rien à craindre.

AICHA. — Et qu'allez-vous faire de lui, lieutenant ?

LIEUTENANT CHANU. — Le conduire à Alger, chez le Gouverneur qui décidera de son sort.

DORE, (*au lieutenant*). — Ah ça, voyons, vous n'êtes pas sérieux ? Il y a un malentendu... Je me porte garant...

BEN ABDER. — Non, M. Doré, je vous avais trompé ; les soldats sont venus à la prière de votre fille qui leur avait dépêché Ina. Laissez les destinées s'accomplir. (*A Raymonde.*) Vous m'aviez promis d'applaudir à mon arrestation, mademoiselle ; quand le fauve est aux abois il ne demande pas grâce. J'attends.

RAYMONDE, (*dans l'exaspération de son désespoir*). — Eh bien, oui, emmenez-le ! Emmenez-le !

DORE. — Raymonde ! (*Ben Abder baisse la tête et sort lentement avec son escorte.*)

RAYMONDE. — Il m'a trop fait souffrir... Je ne veux plus le voir ! Je ne veux plus... Je ne veux plus...

AICHA, (*à Ben Abder qui sort*). — Voilà ta récompense, imbécile.

DORE. — Raymonde, ma petite fille, reviens à toi...

LIEUTENANT CHANU, (*à Doré*). — Le temps de faire reposer nos chevaux et nous partons. Veuillez vous tenir prêts. (*Il sort.*)

RAYMONDE. — Ah ! père, pourquoi m'as-tu donné la vie ?

LUCIEN. — Voyons, calmez-vous, mademoiselle Raymonde, vous êtes libre maintenant.

RAYMONDE. — Libre ! Qui vous dit que je ne préférerais pas mon esclavage ?...

RIDEAU

Fin du Quatrième Acte

ENTRE DEUX CIVILISATIONS

ACTE CINQUIEME

(Une salle d'audience chez le Gouverneur à Alger, ouverte au fond sur une large baie formant terrasse et dominant une partie de la Ville-Blanche. Au loin la Méditerranée).

SCENE I

LE GOUVERNEUR, DORE, un
SECRETAIRE

GOUVERNEUR. — Votre aventure n'est pas banale, en effet, mon cher monsieur Doré, et je comprends facilement votre anxiété à tous. Quant à mademoiselle votre fille, rassurez-vous. Son état n'a rien de grave.

DORE. — Je l'espère bien, monsieur le Gouverneur, mais je ne reconnais plus Raymond. Elle autrefois si vaillante, si énergique, la voilà maintenant taciturne, sans volonté. On dirait une âme à la dérive... Puis, tout-à-coup, sans motif aucun, elle a des sursauts de terreur folle, des crises de désespoir qui me font craindre pour sa raison.

GOUVERNEUR. — Exaltation nerveuse tout simplement. Quelques jours de repos, de tranquillité, et il n'y paraîtra plus.

DORE. — Dieu vous entende !

GOUVERNEUR. — Quant à ce chef arabe, ce Ben Abder, il mérite un châtiment sévère. Faire preuve de clémence envers ces gens-là ce serait les inciter à recommencer leurs dépradations, leur pillage d'autrefois. Ils ont ça dans le sang. Leurs ancêtres n'étaient que des pirates, les pirates du désert. L'enlèvement des voyageurs, pour en tirer une rançon, était leur principale industrie. Il est bon de leur faire comprendre qu'ils ne peuvent plus pratiquer impunément ce petit jeu-là. Pourtant, dans votre cas, il y a un point qui ne me paraît pas très clair. Vous dites que Ben Abder n'a pas tenté de vous soutirer une rançon ?

DORE. — Il n'a pas été question de ça, monsieur le Gouverneur. Je vous répète que Ben Abder était mon élève au Canada... Ce n'est certainement pas un bandit.

GOUVERNEUR. — Mais enfin c'est bien l'auteur de votre enlèvement ?

DORE. — Evidemment, mais...

GOUVERNEUR. — Eh bien, quel motif, autre que l'appât d'une rançon, pouvait le pousser à cette extrémité ?

DORE. — Il m'a expliqué qu'il désirait se joindre à mon expédition scientifique.

GOUVERNEUR. — Il eût été plus simple de vous le demander avant votre départ du Canada.

DORE. — C'est bien ce que je lui ai dit alors que son procédé me paraissait plutôt violent. Mais il a été si gentil, si prévenant pour nous, par la suite, que je ne vois pas vraiment ce que je pourrais lui reprocher.

GOUVERNEUR. — Alors pourquoi votre fille a-t-elle envoyé chercher les troupes ?

DORE. — Ah !... Je ne sais pas...

GOUVERNEUR. — Voyons, voyons, M. Doré, il s'agit de s'entendre. Elle a dû vous faire des confidences, vous parler de Ben Abder...

DORE. — Mais non, monsieur le Gouverneur, pas un mot sur son compte, rien ! Dès que je voulais parler de lui elle détournait la conversation... Ah ! vous ne la connaissez pas, vous ! Je la savais fière, capricieuse... femme enfin... et je n'osais pas l'interroger. Jusqu'à ces derniers jours je la croyais contente de son sort... Elle changeait bien d'idée toutes les cinq minutes mais ça j'y étais habitué.

GOUVERNEUR, *(au Secrétaire)*. — Demandez à monsieur Lucien Monplaisir de bien vouloir venir. *(Le Secrétaire sort.)* Votre secrétaire me donnera peut-être la clef de cette énigme. Je préférerais ne pas interroger mademoiselle votre fille pour le moment, vu son état de santé. Mais puisque vous n'êtes pas disposé à porter plainte contre Ben Abder ou, tout au moins, à me fournir des faits positifs sur lesquels je puisse baser une accusation quelconque, il faudra bien en venir là. Dans cette affaire ma position est assez délicate, vous comprenez. Vous convenez avoir été enlevés par ce morcaud et, malgré tout, vous n'exprimez que de la sympathie à son égard.

DORE. — Qu'est-ce que vous voulez, monsieur le Gouverneur ? Je n'ai rien à lui reprocher, moi, à ce garçon-là.

GOUVERNEUR. — N'empêche qu'il a été arrêté à la demande de votre fille. Or, en

toute justice, je ne puis le retenir prisonnier s'il n'y a pas d'accusation portée contre lui.

DORE. — Tant mieux, alors. Libérez-le au plus tôt. J'en serai ravi.

GOVERNEUR. — Mademoiselle Doré ne sera probablement pas aussi clémente.

DORE. — Mon Dieu, M. le Gouverneur, il ne faudrait peut-être pas trop s'en rapporter à Raymonde. Je suis persuadé qu'elle serait injuste, malgré elle, envers Ben Abder. Elle est prévenue contre lui. Elle en a toujours eu peur sous prétexte que le prince la regardait trop... En voilà une raison! En connaissez-vous beaucoup de jeunes gens qui ne regardent pas une jolie fille?

GOVERNEUR. — A la bonne heure, vous commencez à m'ouvrir des horizons enfin.

DORE. — Que voulez-vous dire?

SCENE II

PLUS LUCIEN

LUCIEN. — Vous me demandez, monsieur le Gouverneur?

GOVERNEUR. — Oui, mon ami. Veuillez me répondre. Ben Abder savait, n'est-ce pas, que vous étiez le secrétaire de M. Doré?

LUCIEN. — Assurément.

GOVERNEUR. — Très bien. Dites-moi, après votre enlèvement, vous a-t-il laissé entendre que vous seriez tous libres si M. Doré lui versait une rançon?

LUCIEN. — Jamais monsieur le Gouverneur.

GOVERNEUR. — Quelle a été sa conduite envers vous?

LUCIEN. — Celle d'un vrai gentilhomme.

GOVERNEUR. — Alors il vous est sympathique à vous aussi?

LUCIEN. — Mon Dieu, oui. Je n'ai qu'à me louer de sa courtoisie.

DORE. — Quand je vous le dis, M. le Gouverneur, il est sympathique à tout le monde ce gaillard-là. C'est ce que j'appelle un charmant garçon.

GOVERNEUR, (*agacé*). — Mais enfin, voyons, messieurs, si toute cette histoire n'est pas une plaisanterie, vous devez connaître le motif qui l'a fait agir?... M. Doré prétend qu'il ne voulait rien plus que se joindre à son expédition... Pour un savant tout à son idée, et quelque peu distrait par ailleurs, la raison est peut-être plausible, mais pour vous, monsieur Monplaisir? Convenez que ça ne tient pas debout.

LUCIEN. — Mlle Raymonde pourrait sans doute vous éclairer à ce sujet, monsieur le Gouverneur. Je ne sais ce qui s'est passé entre elle et Ben Abder mais je me rappelle fort bien l'avoir entendue se plaindre que le Cheik la poursuivait de son amour. Et cela dès la première journée de notre arrivée au camp des Touareg.

GOVERNEUR. — C'est bien ce que je pensais.

DORE. — Vous n'allez pas prendre ça au sérieux? C'est de l'enfantillage.

GOVERNEUR. — Pas chez les Arabes, ils sont trop esclaves de leurs passions. D'ailleurs Mlle Doré pourra nous fixer là-dessus. Je la verrai demain et si elle n'est pas trop agitée...

DORE, (*désespéré*). — Que de complications, mon Dieu, que de complications! Si elle était restée tranquillement à Montréal aussi, rien de tout cela ne serait arrivé... C'est une belle idée qu'elle a eu de nous suivre... Je ne lui reproche rien mais je constate... Immobiles huit jours au camp de Ben Abder nous voilà maintenant à Alger sans même savoir quand nous pourrions partir et commencer nos recherches... Si ça continue j'en ferai une maladie!...

GOVERNEUR. — Ne vous désolez pas pour si peu, M. Doré, quelques jours de plus ou de moins... En attendant voulez-vous venir visiter les jardins? Ils comptent parmi les plus beaux de l'Algérie, très riche sous ce rapport.

DORE. — C'est bon, M. le Gouverneur, je vous suis. Il ne me reste plus qu'à mettre en pratique le précepte de mon vieux maître de philosophie: "La patience est la vertu des sages." Je ne l'ai jamais si bien compris qu'aujourd'hui... Mais je vous assure que je ne suis pas un sage, moi! (*Ils disparaissent, fond gauche.*)

SCENE III

LUCIEN et INA

LUCIEN, (*se précipitant à la rencontre d'Ina qui entre du 2^{ème} pl. droite*). — Ina!

INA. — Monsieur Lucien...!

LUCIEN. — Comment va mademoiselle Raymonde?

INA. — Elle est plus calme. Après avoir reposé quelque temps à l'infirmerie elle est descendue faire une promenade. Elle n'a pas voulu que je l'accompagne.

LUCIEN. — Et vous, vous n'êtes pas trop fatiguée au moins?

INA. — Oh non!

LUCIEN. — Mais j'y pense, avec tout ce désarroi des derniers jours vous ne m'avez pas encore parlé de votre escapade... Si vous saviez comme j'étais inquiet à votre endroit pendant votre absence... Dites-moi, Ina, une fois sortie du camp de Ben Abder, comment avez-vous pu traverser le désert, seule, sans provisions?

INA. — Oh! Le voyage m'a été rendu très facile grâce à deux pèlerins qui se dirigeaient, eux aussi, sur Timimoun. Je les rencontrai quelques heures après mon départ. Ils m'offrirent de partager leurs provisions et de faire route avec eux. J'acceptai parce que c'était un moyen sûr de sauver ma bienfaitrice.

LUCIEN, (*dont la jalousie s'éveille*). — Ah?... Vous avez mis combien de temps pour vous rendre à Timimoun?

INA. — Cinq jours.

LUCIEN. — Et vous êtes restés ensemble tout ce temps?

INA. Nous dormions quelques heures à la tombée du jour puis, aux premières lueurs de l'aurore, nous nous remettions en route.

LUCIEN. — Toujours tous les trois?

INA. — Oui.

LUCIEN. — Mais, dites-moi, ces pèlerins, ils étaient... vieux?

INA. — Oh non!

LUCIEN, (*presque avec violence*). — Jeunes?

INA. — Non plus.

LUCIEN, (*dans un soupir de soulagement*). — Ah!...

INA. — Quarante ans... cinquante peut-être...

LUCIEN, (*entre ses dents*). — Oui, l'âge neutre... J'aurais mieux aimé soixante-quinze mais il ne faut pas être trop exigeant...

INA. — Vous dites?

LUCIEN. — Rien...

INA. — Lorsque nous fûmes en vue de Timimoun je les remerciai et l'un d'eux me dit simplement: "En veillant sur toi, nous avons obéi aux ordres de Ben Abder. Le Cheik te fait dire de remplir ta mission et de n'avoir rien à craindre de lui..."

LUCIEN. — Ben Abder...? Comment, c'était lui qui vous avait dépêché ces hommes?

INA. — Oui.

LUCIEN. — Il était donc au courant de votre évasion...? Ah ça! Ah ça! les choses

se compliquent... Votre réussite signifiait son arrestation, il le savait très bien... Et loin de vous empêcher d'atteindre les soldats il vous a porté secours! Ma parole, je n'y comprends rien. Vous avez raconté ce détail à Mademoiselle Raymonde?

INA. — Oui.

LUCIEN. — Et qu'est-ce qu'elle a dit?

INA. — Pas un mot. Elle s'est mise à pleurer.

LUCIEN. — En voilà une réponse!

INA. — C'est souvent la meilleure.

LUCIEN. — Que voulez-vous dire?

INA. — Que les larmes, en coulant, dégonflent le cœur.

LUCIEN. — Voyons, vous n'allez pas pleurer, vous aussi...?

INA. — J'en aurais tant besoin.

LUCIEN. — C'est une maladie alors!... (*Ina éclate en sanglots.*) Voyons, Ina, soyez raisonnable. Allons, qu'est-ce qu'il y a encore? Vous n'êtes pas heureuse avec nous?... Ina, je vous en prie, vous me faites de la peine... Je voudrais tant voir du bonheur dans vos yeux... Regardez-moi... Pourquoi pleurez-vous?

INA. — Parce qu'il va me falloir vous quitter...

LUCIEN. — Nous quitter!

INA. — Oui. Oh! je n'ai pas besoin qu'on me le dise, allez. Je l'ai bien compris. La demoiselle n'est plus la même. On dirait qu'elle m'en veut d'être revenue et qu'elle se fait violence pour ne pas me crier sa haine. J'ai beau me faire toute petite, bien humble, je sens que ma présence lui pèse. Pourtant ce que j'ai fait c'était pour elle... N'importe je garde le souvenir de sa bonté, de sa tendresse, et je partirai en la bénissant... Ce sera dur tout de même!... Mais il le faut. Je n'ai pas le droit de m'imposer. Je vais reprendre ma vie errante d'autrefois; le destin le veut. Il faut me pardonner de n'avoir pas le courage d'étouffer mes plaintes mais je me sentais si complètement heureuse au milieu de vous...

LUCIEN. — Mais je ne vous laisserai pas partir, moi, Ina. Je vous aime et je veux faire de vous la compagne de ma vie, ma femme adorée, toute à moi, bien à moi, à moi seul...

INA. — Votre femme! Mais c'est impossible!...

LUCIEN. — Pourquoi?

INA. — Mais vous n'y songez pas; tout nous sépare.

LUCIEN. — Eh bien, nous passerons par dessus tout! Nous serons assez forts avec notre amour. Le cœur ne connaît pas de préjugés. Vous serez ma femme, Ina, je vous le promets.

INA. — Ce serait trop beau, monsieur Lucien, je n'ose pas y croire.

LUCIEN. — Enfant! Je ne vivrais plus si nous devions nous séparer encore; j'ai trop souffert de votre absence pendant votre voyage à Timimoun... Ma petite élève si naïve, si docile, m'a bien manqué, allez... N'est-ce pas que j'ai eu raison de vouloir vous enseigner l'amour? Déjà vous commencez à sourire... Encore quelques leçons et cette vilaine tristesse sera dissipée pour toujours... (*Tendrement.*) Dites-moi, Ina, vous rappelez-vous votre première leçon?

INA, (*fermant les yeux*). — Oui... Je ne l'oublierai jamais.

LUCIEN. — Prouvez-le...

INA, (*tendant ses lèvres*). — Je prouve. (*Il l'embrasse. Un temps. Elle se dégage délicieusement troublée.*) Je vais cueillir quelques fleurs pour mademoiselle Doré.

LUCIEN. — Si vous trouvez des marguerites effeuillez-les en pensant à moi...

INA. — Je pourrai donc être heureuse, moi aussi!... Ah! monsieur Lucien, dût ce bonheur m'échapper encore je redirai votre nom jusqu'à mon dernier souffle... Soyez béni! Soyez béni! (*Elle sort, gauche, par la terrasse.*)

SCENE IV

LUCIEN seul, puis RAYMONDE

LUCIEN. — Chère petite Ina!... (*Sortant de son extase.*) Il n'y a pas à dire, je suis pris, et bien pris... Moi qui me croyais invulnérable... Décidément il me fallait venir au désert pour être la proie d'une femme. Je vais dire comme les Arabes, c'était peut-être écrit.

RAYMONDE, (*qui vient d'entrer par la terrasse, de droite*). — Vous devenez fataliste, monsieur Lucien...?

LUCIEN, (*allant à elle*). — Comment! vous êtes là, Mlle Raymonde...? Venez vous asseoir, je vous en prie, vous êtes toute pâle...

RAYMONDE, (*refusant son aide du geste*). — C'est que je m'acclimate moins facilement que vous sans doute...

LUCIEN. — Pourquoi n'essayez-vous pas? On y trouve certains avantages, je vous l'assure.

RAYMONDE, (*légèrement ironique*). — Vraiment?

LUCIEN. — Oh oui!... Je parle par expérience, vous savez. Bien plus je vais vous en donner la preuve. Vous vous rappelez qu'à Montréal les femmes me laissaient plutôt froid...? Eh bien, depuis que je suis au Maroc, je me suis si bien acclimaté que j'ai succombé au microbe de l'amour.

RAYMONDE. — Vous me l'avez déjà dit.

LUCIEN. — Cette fois c'est plus grave. Je me marie.

RAYMONDE, (*suffoquée*). — Vous vous mariez?

LUCIEN. — Avec Ina. Je lui ai donné ses premières leçons en amour, je n'abandonnerai pas mon élève maintenant qu'elle est en plein progrès.

RAYMONDE. — Vous épousez une Arabe?

LUCIEN. — Pourquoi pas? Qu'est-ce qu'ils ont de moins que les autres les Arabes? D'ailleurs, vous oubliez qu'Ina est à moitié française par sa mère... Elle est gentille, douce, naïve... Et puis, au moins, avec elle, je n'aurai pas de belle-mère!

RAYMONDE. — Enfin, cela vous regarde.

LUCIEN. — Comme vous dites ça... Vous ne m'approuvez pas?

RAYMONDE. — Je n'ai pas à vous approuver.

LUCIEN, (*gaiement*). — Ah! je devine... Vous êtes jalouse parce que vous aviez adopté Ina et que je vous l'enlève. Mais puisque je vais devenir votre frère, elle restera quand même près de vous.

RAYMONDE. — Ina? Je ne veux plus la voir. Elle m'a fait trop de mal.

LUCIEN. — Mademoiselle Raymonde!

RAYMONDE. — Je vous autorise à le lui répéter. Cela m'évitera ses protestations.

LUCIEN. — Daignerez-vous au moins me dire ce que vous avez à lui reprocher?

RAYMONDE. — C'est de m'avoir ravi ce qu'il y a de plus précieux au monde: la paix de l'âme. C'est elle, qui, en amenant les soldats, a assuré l'arrestation de Ben Abder. Et s'il est aujourd'hui privé de liberté, s'il souffre, c'est parce qu'il m'aime... Comprenez-vous, monsieur Lucien, il m'aime...! Il a tout accepté sans une plainte... Il a joué sa vie même pour moi, pour moi seule... Il m'aime et j'ai été son bourreau!

LUCIEN. — Ina n'en est pas responsable, Mlle Raymonde... Votre détresse vous rend injuste pour elle... En allant à Timimoun elle ne faisait que vous obéir et se dévouer pour vous. Elle s'est aperçue de votre froideur à son égard; elle en est toute triste. Elle voulait même nous quitter...

RAYMONDE. — Ah?

LUCIEN. — Oui. C'est moi qui l'en ai dissuadée. Où serait-elle allée, la pauvre petite? Se retrouvant seule au monde, après avoir connu notre affection à tous, elle se serait abandonnée au désespoir... Elle serait peut-être morte de fatigue et de faim sur la route, ou bien, retrouvée par son père, elle aurait été vendue comme esclave de harem...!

RAYMONDE. — Oui, vous avez raison, monsieur Lucien, j'ai été injuste... Il faut me pardonner, j'ai la tête perdue... Je ne vis plus depuis l'arrestation de Ben Abder... Je m'accuse de tout ce qui est arrivé et j'ai peur de l'avenir...

LUCIEN. — Vous avez tort de vous tourmenter ainsi.

RAYMONDE. — Mais vous ne savez pas, M. Lucien... Vous ne pouvez pas savoir!... Je l'ai entrevu tout-à-l'heure dans une lucarne grillée comme les fenêtres d'une prison... J'étais descendue prendre l'air... En passant près d'un petit bâtiment en pierre grise attendant à ce palais j'ai, malgré moi, levé les yeux et sa pauvre figure m'est apparue, hautaine et digne, toute auréolée d'amour... Il m'a reconnue car ses yeux se sont rivos sur moi... Des yeux si bons, si tristes...! Les yeux que le Divin Supplicié devait avoir en pardonnant à ses bourreaux... Pas un cri de malédiction, pas un geste de révolte; il me regardait et son regard n'était qu'une invocation pieuse, une extase... Il me regardait et je sentais mon âme s'effondrer sous le poids du remords. (*Toute secouée de sanglots.*) Ah! monsieur Lucien, je ne veux plus qu'il souffre ainsi par ma faute, je ne veux plus, je ne veux plus!

LUCIEN. — Mlle Raymonde, vous savez quelle amitié sincère je vous porte... Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil? Soyez honnête avec vous-même... C'est le plus sûr moyen de ne pas faire fausse route.

RAYMONDE. — Que voulez-vous dire?

LUCIEN. — Puisque vous aimez Ben Abder, pourquoi...

RAYMONDE, (*dans un sursaut d'orgueil*). — Aimer, moi! Qui vous a dit ça? Qu'est-ce qui peut vous faire supposer une pareille absurdité?... Je n'ai donc pas le droit d'être humaine tout simplement?

LUCIEN. — Mais...

RAYMONDE. — Non, non, allez, ne cherchez pas à compliquer les choses; c'est bien plus simple. Ce malheureux souffre par moi, par ma faute... Voilà la vérité brutale... On ne voudrait tout de même pas que je paraisse insensible aux malheurs que j'ai causés...? Alors?... Vous voyez bien que ce n'est pas l'amour qui m'agite mais l'affolement, le remords, la terreur!... Que va-t-on faire de lui, M. Lucien? Sans doute le punir de m'avoir trop aimée... Tenez, la voilà la chose monstrueuse, révoltante... C'est atroce quand on y songe... C'est injuste... c'est barbare! Mais pourquoi ne le laissez-t-on pas en paix puisqu'il est vaincu maintenant?

LUCIEN. — Voyons, calmez-vous, Mlle Raymonde; la libération de Ben Abder ne dépend probablement que de vous car votre père se refuse à porter plainte.

SCENE V

Plus le GOUVERNEUR et DORE

DORE. — Ah! te voilà, Raymonde... Ina vient de me dire que tu étais levée... Eh bien, comment te sens-tu, mon enfant? Es-tu plus reposée, plus calme? (*Lucien s'esquive, fond gauche.*)

RAYMONDE. — Il ne s'agit pas de moi mais de lui!

DORE. — Lui... Qui ça "lui"?

RAYMONDE. — Ah! M. le Gouverneur, je vous en supplie, relâchez votre prisonnier, rendez la liberté à Ben Abder.

DORE, (*qui n'en croit pas ses oreilles*). — Hein?

GOUVERNEUR. — Comment, mademoiselle, vous aussi vous refusez de porter une accusation contre cet Arabe?

RAYMONDE. — Je lui ai fait assez de mal déjà, pourquoi voulez-vous que je m'acharne après lui?

GOUVERNEUR. — Mais alors si vous n'aviez rien à reprocher à Ben Abder pourquoi avez-vous demandé le secours des trou-
pes?

RAYMONDE. — J'étais folle, M. le Gouverneur, je ne savais plus ce que je faisais... Je vous en conjure, ouvrez les portes

de sa prison... Ah! père, père, aide-moi, le prince a toujours été ton ami, défends-le toi aussi. Ne te rends pas complice de ce crime!

DORE, (*suppliant*). — M. le Gouverneur...?

GOVERNEUR. — Soit. Remettez-vous, mademoiselle. Puisque vous le défendez tous avec tant de chaleur, je n'ai pas d'autre alternative que de remettre immédiatement Ben Abder en liberté! (*Il remonte.*)

RAYMONDE. — Enfin!

DORE. — Eh bien, Raymonde, es-tu contente, maintenant?

RAYMONDE. — Oui, père, le cauchemar est fini.

DORE, (*à part*). — Pourvu qu'elle ne change pas encore d'idée dans cinq minutes!

GOVERNEUR, (*appelant*). — Lieutenant Chanu... (*A Raymonde.*) J'espère, mademoiselle, que vous ne tarderez pas à vous remettre de vos émotions... Mais si l'aventure devait se renouveler je vous engagerais à réfléchir un peu plus avant de demander l'intervention des autorités.

LIEUTENANT CHANU, (*paraissant de gauche, 2ième plan*). — M. le Gouverneur?

GOVERNEUR. — Le Cheik Ben Abder est libre. Veuillez y voir immédiatement.

LIEUTENANT CHANU. — Bien, Excellence.

RAYMONDE, (*vivement*). — M. le Gouverneur?

GOVERNEUR, (*au lieutenant qui s'arrête*). — Un instant. Vous désirez, mademoiselle?

RAYMONDE, (*après une hésitation*). — M. le Gouverneur... Voudriez-vous me permettre de dire quelques mots en particulier au Cheik? Cinq minutes seulement.

GOVERNEUR. — Certainement, mademoiselle. (*Au lieutenant.*) Priez-le de vous suivre jusqu'ici. (*Lieutenant Chanu sort fond droite.*)

DORE. — Voyons, Raymonde, qu'est-ce que tu mijottes encore? On dirait que tu prends plaisir à semer les difficultés. Je t'en prie, ne perdons plus de temps. Tout s'arrange pour le mieux pourquoi ne pas s'en tenir là?

RAYMONDE. — Un peu de patience, père; je veux lui demander pardon de ce qu'il a souffert par moi... Tu ne peux pas comprendre...

DORE, (*désespéré*). — Et voilà! je ne

peux pas comprendre...! C'est toujours le mot de la fin chez les femmes. Ah! M. le Gouverneur, il va nous tomber autre chose sur la tête, c'est certain... Mon Dieu! Mon Dieu!...

GOVERNEUR, (*remontant avec lui sur la terrasse*). — Ne craignez rien, M. Doré, je crois avoir enfin la clef de l'énigme.

SCENE VI

Plus LUCIEN et INA

LUCIEN. — Tenez, elle est là... Offrez-lui vos fleurs.

INA. — Elle ne me repoussera pas?

LUCIEN. — Mais non, mais non.

(*Lucien remonte à Doré et au Gouverneur; Ina s'approche en hésitant de Raymonde.*)

INA. — Mademoiselle...

RAYMONDE. — Ah! c'est toi, Ina?

INA. — J'ai cru vous faire plaisir en cueillant ces fleurs pour vous... Voulez-vous me permettre de vous les offrir?

RAYMONDE. — Merci. (*La rappelant.*) Ina! C'est vrai ce que M. Lucien me dit? Je t'ai fait de la peine? Il faut me pardonner. Quand on souffre on est toujours un peu méchant.

INA. — Je ne me souviens que de vos bontés, mademoiselle.

RAYMONDE. — Embrasse-moi.

INA. — Oh mademoiselle! (*Elles s'embrassent.*) Je suis trop heureuse aujourd'hui, j'ai peur.

RAYMONDE. — Peur de quoi?

INA. — De mon bonheur. J'ai l'impression de jeter un défi au sort.

RAYMONDE, (*songeuse*). — Oui, nous sommes souvent ainsi, nous autres, femmes. Le vrai bonheur nous semble un paradis inaccessible et si nous y entrons enfin c'est presque malgré nous, en le redoutant... Ce serait si simple pourtant, si bon, de s'y jeter à corps perdu pendant qu'il est là, à notre portée. (*Tendrement.*) Dis-moi, Ina, tu aimes M. Lucien...? Voyons, entre femmes, on peut bien se dire ces choses-là... Tu l'aimes?

INA. — Je voudrais être son esclave, vivre dans son ombre et mourir lentement, près de lui, pour qu'il soit heureux.

RAYMONDE. — Oui, ce doit être ça l'amour... Ne lutte pas contre ton cœur, Ina; laisse-le battre librement, follement. Abandonne-toi toute entière, aime avec ivresse, sans penser à rien qu'à ton extase.

Crois-moi, l'amour est plus fort que nous...
Ce doit être si bon de lui obéir...!

INA. — Vous souffrez, mademoiselle?

RAYMONDE. — Je t'envie... Comme tu dois être heureuse!

GOVERNEUR. — Voici Ben Abder, mademoiselle.

RAYMONDE, (*se levant d'un bond*). — Ah!

GOVERNEUR. — Nous allons nous retirer dans la pièce voisine; si vous avez besoin de nous vous n'aurez qu'à appeler.

RAYMONDE. — Merci.

DORE. — Et surtout, Raymonde, je t'en conjure, pas de complications...?

RAYMONDE. — Sois tranquille, père. Laisse-moi, Ina. Va retrouver M. Lucien. Et, crois-moi, ne refuse pas le bonheur qu'il t'offre.

INA, (*lui embrassant les mains*). — Merci, mademoiselle. Soyez heureuse, vous aussi. (*Elle remonte à Lucien et tous deux disparaissent, 2ième plan gauche*).

RAYMONDE, (*à part*). — Heureuse... J'aurais pu l'être... Il est trop tard maintenant...

SCENE VII

Plus BEN ABDER et Lieutenant
CHANU, du fond droite.

BEN ABDER. — Je me rends à vos ordres, M. le Gouverneur.

GOVERNEUR. — Ben Abder, vous êtes libre. Vous le devez aux prières de M. et Mlle Doré. Je ne veux pas me montrer plus sévère qu'eux pour cette fois, mais je vous engage à ne plus pratiquer l'enlèvement des voyageurs. Si vous recommencez il vous en cuira, tenez-vous le pour dit.

DORE, (*intervenant*). — Monsieur le Gouverneur...?

GOVERNEUR. — Je ne fais que mon devoir en le réprimandant, M. Doré. Puisqu'il a voyagé, vécu chez vous, le Cheik aurait dû comprendre que la liberté collective et individuelle est le grand principe de la civilisation américaine. (*À Ben Abder.*) Tâchez de le mettre en pratique dorénavant. Venez-vous, M. Doré?

DORE. — Je vous suis, M. Le Gouverneur. (*Il va pour sortir mais se ravise, revient à Ben Abder et lui serre la main, très ému.*) Mon cher enfant... (*En s'en allant.*) Et Raymonde qui ne dit rien... Mon Dieu! Mon Dieu!

SCENE VIII

BEN ABDER et RAYMONDE

BEN ABDER. — Pourquoi m'avez-vous imposé cette dernière entrevue, mademoiselle Doré? Votre victoire sur vous-même aurait dû vous suffire. Je suis vaincu, je le sais. Je me croyais un homme et je suis plus faible qu'un enfant. De ma prison, tout-à-l'heure, je vous ai aperçue et, comme un fauve fasciné par le regard de la dompteuse, je me suis surpris à trembler... Votre triomphe est complet; je suis une loque. Que voulez-vous de plus?

RAYMONDE. — Vous demander pardon.

BEN ABDER. — Vous dites?

RAYMONDE. — J'ai été inutilement cruelle, impitoyable. Je vous ai fait souffrir dans votre chair comme dans votre âme...

BEN ABDER. — Mademoiselle...

RAYMONDE. — Soyez généreux. Comprenez-moi à demi-mots. Je vous jure que je n'ai plus d'orgueil. Vous vous dites vaincu mais si vous saviez comme je suis terrassée, anéantie... Non, ne protestez pas... Le passé est mort... Faisons-lui des funérailles toutes simples... les plus simples possibles... voulez-vous?... Les phrases ne serviraient à rien... Dites-moi seulement que vous me pardonnez?

BEN ABDER. — Qu'ai-je à vous pardonner, mademoiselle? Vous avez souffert plus que moi.

RAYMONDE. — Vous étiez le maître, là-bas... Pourquoi vous laissiez-vous injurier?

BEN ABDER. — Parce que je vous aimais.

RAYMONDE. — Vous pouviez indéfiniment me garder impuissante, à votre merci. Pourquoi permettiez-vous à Ina d'aller chercher les troupes?

BEN ABDER. — Je vous aimais.

RAYMONDE. — Mais aujourd'hui, devant le vide affreux de votre cœur, malgré ce que j'ai dit, malgré ce que j'ai fait...

BEN ABDER. — Je vous aime.

RAYMONDE. — Ah! je vous en conjure, ne nous séparons pas sur ce mot... Ce serait mon éternel remords.

BEN ABDER. — Je n'en trouve pas d'autre. Je n'ai plus la force de lutter, moi, je vous le répète. Je n'ai qu'une pensée, une douleur: vous. Maintenant qu'est tombée

ma fierté je sens mieux à quel point je vous aurais adorée. Notre bonheur eût été trop grand, le destin ne pouvait nous le ménager... L'absolu est inaccessible aux humains... Ah! Si je pouvais vous croire heureuse j'accepterais avec moins d'amertume l'idée de vous perdre à jamais, mais cet adieu que vous m'imposez ne laissera sur mon cœur qu'une empreinte cruelle...

SCENE IX

Plus AÏCHA

(*Aïcha paraît de droite par la terrasse, et s'avance à pas de loup.*)

RAYMONDE. — Il ne faut pas vous complaire dans votre désespoir. Quand je serai disparue de votre vie, vous m'oublierez.

BEN ABDER. — Non, j'aurai toujours devant les yeux le spectacle de votre propre douleur.

AÏCHA. — Et le Cheik, devenu esclave, délaissera son peuple pour aller s'enjuponner...?

BEN ABDER. — Aïcha!

RAYMONDE. — Encore cette femme!

AÏCHA. — Je vous dérange...? J'interromps le roucoulement des tourteraux...? C'est dommage. J'étais en bas tout-à-l'heure, Ben Abder, lorsqu'on est venu ouvrir ta prison. J'ai attendu le moment propice pour monter derrière toi et me glisser jusqu'ici.

BEN ABDER. — Que veux-tu?

AÏCHA. — Comment! Voilà tout l'accueil que tu fais à ta cousine?

BEN ABDER. — Trêve de railleries, Aïcha!

AÏCHA. — Oh! le tigre commence à rugir...? A quoi bon? On t'a coupé les griffes. (*Indiquant Raymonde.*) D'ailleurs la dompteuse est là.

RAYMONDE. — Madame!

BEN ABDER. — Tais-toi ou je t'écrase!

AÏCHA. — Ah ça, crois-tu donc que je t'ai suivi jusqu'ici pour me soumettre à ta volonté? Là-bas, au désert, tu m'as bafouée pour cette blanche mais tes valets ne sont plus là pour te prêter main forte. Aussi c'est devant elle, sous les yeux de ta dulcinée, que tu vas payer ta trahison...

BEN ABDER. — Tu oses...!

AÏCHA. — Te cracher ma haine à la face? Oui, je l'ose, lâche imbécile! C'est pour cela que je suis venue, pour t'exécuter!

* RAYMONDE, (*dans un cri*). — Qu'allez-vous faire?

AÏCHA. — (*levant un poignard*). — Regardez!

RAYMONDE. — Dieu!

BEN ABDER, (*tendant le bras devant Raymonde pour la protéger*). — N'approchez pas, Raymonde. (*A Aïcha.*) Vipère!

AÏCHA. — Oui, la vipère qui mord, la vipère qui tue! (*Elle frappe. Ben Abder chancelle mais se redresse dans un suprême effort.*)

RAYMONDE, (*s'élançant pour le soutenir*). — Ben Abder!

SCENE X

Plus DORE, LUCIEN, INA, le GOUVERNEUR et le Lieutenant CHANU.

TOUS, (*accourant*). — Ces cris? Quoi? Qu'y a-t-il?

AÏCHA. — J'ai tué le lâche, le traître à sa race! Allah soit béni, j'ai fait justice!

TOUS. — Ben Abder!

GOUVERNEUR. — Lieutenant, emmenez cette femme et ne la laissez pas échapper surtout.

AÏCHA, (*entraînée par le Lieutenant*). — Non, laissez-moi, je veux voir râler le tigre du désert... Laissez-moi, chiens! lâches! (*Ses cris se perdent en coulisse.*)

DORE. — Vite, Lucien, cours à l'infirmerie, ramène un médecin.

BEN ABDER. — Non, c'est inutile. Le poignard d'Aïcha ne pardonne pas.

DORE. — Du courage, mon cher enfant.

BEN ABDER. — Je n'en ai plus besoin, M. Doré. Je n'ai pas peur de la mort.

RAYMONDE. — Ben Abder!

BEN ABDER. — Laissez-moi regarder vos yeux, mademoiselle, que j'emporte leur empreinte pour embellir le paradis d'Allah!

RAYMONDE. — Ben Abder!

BEN ABDER. — Je suis heureux. Je n'espérais pas ce grand bonheur d'expirer à vos pieds.

RAYMONDE. — Non, tu vivras, je veux que tu vives, mon maître, mon fauve.

BEN ABDER. — Ma dompteuse...

(*Son étreinte se desserre soudain et Ben Abder tombe pour ne plus se relever.*)

RAYMONDE, (*se jetant sur le cadavre*). — Ben Abder, mon bien-aimé, parle-moi...

Regarde-moi... Je t'aime, entends-tu? Je t'aime... (*Comprenant enfin, elle pousse un cri terrible, désespéré.*) Ah!

DORE. — Raymonde!

RAYMONDE. — On me l'a tué! On me l'a tué! On me l'a tué!

FIN

* VARIANTE

(A l'usage des partisans d'une "fin heureuse" à tout prix)

RAYMONDE. — Qu'allez-vous faire?

AICHA, (*levant son poignard*). — Regardez.

RAYMONDE, (*s'élançant et protégeant Ben Abder*). — Non! non! pas lui! Au secours! (*Elle reçoit le coup et s'affaisse dans les bras de Ben Abder.*)

BEN ABDER. — Raymonde...! (*A Aïcha.*) Vipère!

AICHA. — Oui, la vipère qui mord, la vipère qui tue! (*Elle veut frapper Ben Abder qui soutient Raymonde, mais avant que son bras s'abaisse elle est saisie par le Lieutenant Chanu car tous viennent de se précipiter dans la pièce.*)

SCENE X

Plus DORE, LUCIEN, LE GOUVERNEUR le Lieutenant CHANU.

TOUS. — Hein? quoi? qu'y a-t-il?

DORE, (*courant à sa fille*). — Raymonde!

AICHA, (*hurlant*). — Laissez-moi! laissez-moi! que je lui arrache le cœur!

LE GOUVERNEUR. — Lieutenant, emmenez cette femme et ne la laissez pas échapper surtout!

AICHA, (*entraînée par le lieutenant*). — Laissez-moi pour que le tigre du désert rôle sous le poignard d'Aïcha! Lâches! Chiens!

LUCIEN. — Eh bien, monsieur Doré, cette blessure...?

DORE. — Dieu soit loué, le couteau a glissé sur l'épaule.

INA. — Elle ouvre les yeux.

RAYMONDE. — Ben Abder...?

BEN ABDER. — Ben Abder vous doit la vie, mademoiselle Doré. Pourquoi avez-vous fait cela?

RAYMONDE. — Parce que je vous aime.

BEN ABDER. — Raymonde!

RAYMONDE. — Oui, je suis à bout de forces, je ne peux plus lutter... j'en mourrais... et je veux vivre, vivre pour être aimée...

BEN ABDER, (*s'agenouillant près d'elle*). — Ah Dieu! Je vous adorerai comme seul un sauvage peut le faire, de toute mon âme, de tout mon sang!

RAYMONDE. — Emporte-moi, Ben Abder, je suis à toi, mon maître, mon fauve.

BEN ABDER, (*l'étreignant*). — Ma femme, ma dompteuse!

GOUVERNEUR, (*bon enfant*). — Eh bien, monsieur Doré, que dites-vous de cette nouvelle complication?

DORE, (*qui n'en revient pas*). — Que voulez-vous que je dise, monsieur le Gouverneur? Je n'y comprends rien.

GOUVERNEUR. — C'est pourtant bien simple. Il faut marier au plus tôt ces deux amoureux-là.

LUCIEN, (*enlaçant Ina*). — Et ceux-ci par la même occasion...

DORE. — Hein? Tout le monde se marie alors? qu'est-ce que je vais devenir, moi?

LUCIEN. — Faites comme nous, il n'est jamais trop tard.

DORE. — C'est une idée, ça! Lucien, tu es un bon secrétaire. Mes enfants, notre expédition est ratée. Nous retournons au Canada.

RAYMONDE. — Déjà, père, pourquoi?

DORE, (*radieux, serrant la main de Ben Abder*). — Pour donner une belle-mère... à mon gendre!

FIN

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

LE ROMAN CANADIEN

- | | |
|---|--|
| 1.—L'Iris Bleu (2ième édition) | Par J. E. Larivière |
| 2.—Le Massacre de Lachine (épuisé) | Par X X X |
| 3.—Ma cousine Mandine
(3ième édition 75 c) | Par N. M. Mathé |
| 4.—Les Fantômes Blancs (épuisé) | Par Azylia Rochefort |
| 5.—La Métisse (2ième édition 75c) | Par Jean Féron |
| 6.—Gaston Chambrun | Par J. F. Simon |
| 7.—Le Lys de Sang (épuisé) | Par Henri Doutremont |
| 8.—Le Spectre du Ravin
(2ième édition) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 9.—Le Médaillon Fatal (épuisé) | Par André Jarret |
| 10.—L'Aveugle de St-Eustache
(2ième édition) | Par Jean Féron |
| 11.—Nypsia | Par Henri Doutremont |
| 12.—Fierté de Race | Par Jean Féron |
| 13.—Roxane (épuisé) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 14.—La Revanche d'une Race
(2ième édition) | Par Jean Féron |
| 15.—L'Expiatrice | Par André Jarret |
| 16.—L'Associée Silencieuse | Par J. E. Larivière |
| 17.—L'Ombre du Beffroi | Par Mme A. B. Lacerte |
| 18.—La Besace d'Amour | Par Jean Féron |
| 19.—Le Grand Sépulcre Blanc | Par Emile Lavoie |
| 20.—Les Cachots d'Haldimand | Par Jean Féron |
| 21.—La Cité dans les Fers | Par Ubald Paquin |
| 22.—La Taverne du Diable | Par Jean Féron |
| 23.—Le Trésor de Bigot | Par Alexandre Huot |
| 24.—Le Patriote (1837-38) | Par Jean Féron |
| 25.—Le Mort qu'on Venge | Par Ubald Paquin |
| 26.—Le Manchoir de Frontenac | Par Jean Féron |
| 27.—Fleur Lointaine | Par François Provençal |
| 28.—La Ceinture Fléchée | Par Alexandre Huot |
| 29.—Le Bracelet de Fer | Par Mme A. B. Lacerte |
| 30.—La Digue Dorée
(Le Roman des Quatre) | Par Ubald Paquin, Alexandre Huot,
Jean Féron et Jules Larivière |
| 31.—La Besace de Haine | Par Jean Féron |
| 32.—Le Lutteur | Par Ubald Paquin |
| 33.—Le Siège de Québec | Par Jean Féron |
| 34.—Le Mystère des Mille Îles | Par Pierre Hartex |
| 35.—Le Drapeau Blanc | Par Jean Féron |
| 36.—Les Caprices du Cœur | Par Ubald Paquin |
| 37.—Les Trois Grenadiers | Par Jean Féron |
| 38.—L'Impératrice de l'Ungava | Par Alexandre Huot |
| 39.—Le Mystérieux Monsieur de l'Aigle | Par Mme A. B. Lacerte |
| 40.—Le Mendiant Noir | Par Marc Lebel |
| 41.—L'espion des Habits Rouges | Par Jean Féron |
| 42.—L'Empoisonneur | Par Jean Nel |
| 43.—Le Capitaine Aramèle | Par Jean Féron |
| 44.—Le Massacre dans le temple | Par Ubald Paquin |
| 45.—L'Enjoleuse | Par Madame Croff |
| 46.—L'Île au Massacre | Par Prosper Willaume |
| 47.—Jean de Breboeuf | Par Jean Féron |

Prix: chaque volume, 25c

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423, 1425, 1427 RUE SAINTE-ELISABETH

Casier postal 969 ——— Tél. LANcaster 6586

MONTREAL.

Quatre Catalogues différents: -

1. — Ouvrages Canadiens.
2. — Bibliothèque Nationale.
3. — Les Romans Canadiens.
4. — Le Théâtre Canadien.

Faites venir les catalogues en spécifiant le genre de littérature que vous préférez.



EDITIONS EDOUARD GARAND

1423 - 1425 - 1427 rue Sainte-Elisabeth,

MONTREAL

La maison qui aide le plus les auteurs canadiens.

LE THEATRE CANADIEN

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-25-27, rue Ste-Elisabeth
Montréal, Canada.

Prix: chaque volume, 25c

Déjà parus:—

- 1.—*La Secousse* Par Jean Féron
Comédie dramatique en 3 actes. Inédit.
3 Hommes — 1 Femme
- 2.—*Les Pamoisons du Notaire*. Par Alexandre Huot
3 actes. Inédit.
8 Hommes — 4 Femmes
- 3.—*Mon Commis-Voyageur*.
Par le Chevalier E. Corriveau
3 actes. Inédit.
3 Hommes — 2 Femmes
- 4.—*Un Million pour un Casse-Tête*. Par Oscar Séguin
Comédie-vaudeville en 3 actes. Inédit.
9 Hommes — 4 Femmes
- 5.—*La Visite Nocturne* Par Paul Coutlée
Pièce en un acte.
2 Hommes
- 6.—*Quand Même* Par A. H. de Tremandan
Pièce en 3 actes.
9 Hommes — 3 Femmes
- 7.—*Entre Deux Civilisations*. Par Armand Leclair
Pièce en 5 actes.
- 8.—*Le Triomphe De La Croix* Par Julien Daoust
Pièce en 5 actes.
Pour hommes seulement